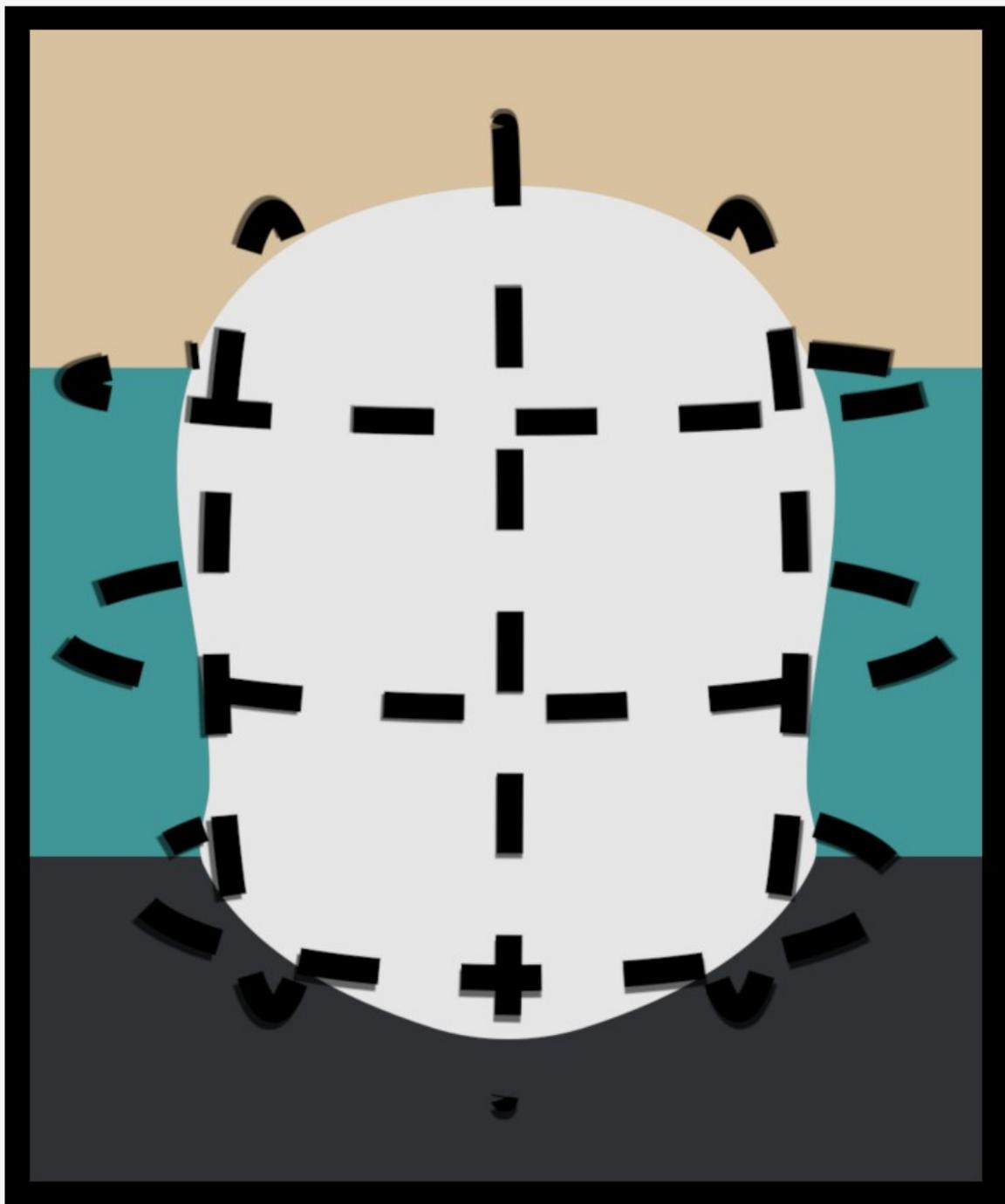


Citoyenne des Temps Futurs



Citoyenne des Temps Futurs

Chapitre premier : *Les subtilités du code. Une collègue affriolante.
Un cadeau de la patronne. Enquête sur la possibilité d'une révolte. Un procès ?*

Par où commencer ?

OK : à ce moment-là, je suis Bonne-Citoyenne dans la Société depuis quelques mois, j'ai été affectée aux Instructions de la Nuée, j'ai toujours très peu de vocabulaire et du mal à comprendre quand on m'adresse la parole, et je suis bien trop déboussolée pour reprendre mes esprits.

Ce jour-ci est un jour comme les autres de ce calendrier que je ne maîtrise pas ; le lendemain de mon jour de congé, où je suis venue pointer par erreur et où on m'a renvoyée à mon appartement en se moquant de moi. J'ai entamé ma journée il y a deux heures et je ne fais que fixer le tableur coloré que je suis censée manipuler. Mon regard tombe de temps en temps sur le rapport de performances que la patronne a laissé sur mon bureau avant-hier soir.

Je maîtrise mieux le citoyen écrit que l'oral, ce qui me permet d'être certaine que mes actions sur le programme ne sont qu'à vingt-deux pourcents correctes quand la moyenne est à quatre-vingt-quinze pourcents dans le Service. Le rapport ne me conseille rien, ni ne me promet le moindre genre de punition. Il m'informe. Le nombre « 22 », qui ne ressemble pas à ça en chiffres citoyens, est écrit sur la feuille en vert fluorescent et assez gros pour qu'aucun de mes voisins ne l'ignore. Beaucoup se sont choqués en silence de mon score, leur bouche arrondie en O ; certains ont ri puis sont retournés à leurs affaires. Comme d'habitude, personne n'a entamé la conversation avec moi.

J'entends des chaussures battre le sol dans mon dos, droit dans ma direction ; la surprise me fige face à mon poste de travail. Ça ne sonne pas comme les talons de Haute-Citoyenne de ma patronne, ni comme les espadrilles de Basse-Citoyenne de la femme de ménage que tout le monde laisse débarrasser les bureaux pendant les horaires de travail sans se gêner de sa présence. En fait, on dirait le bruit des miennes.

Une Bonne-Citoyenne se penche sur mon côté gauche et pose sa main sur mon épaule. Brusque, je tourne ma chaise pivotante vers elle. Elle tente un sourire et je tâche de calmer mon cœur. J'ai oublié comment dire « Bonjour » en citoyen à force de ne pas l'entendre.

— Bonjour. Tu es Marie, c'est ça ? Marie l'étrangère ?

En réalité, le terme qu'elle a utilisé se rapproche plus des mots « anomalie » ou « difformité » et n'est pas utilisé pour parler des êtres humains à ma connaissance. Je me permets ici un genre de liberté artistique histoire de ne pas gâcher le souvenir de ma rencontre avec la femme de ma vie, merci beaucoup.

Je hoche la tête comme si elle avait vraiment besoin d'une confirmation. Elle prend ma main sur le clavier et me tire hors de ma chaise.

— Viens avec moi !

Elle m'entraîne dans le couloir de notre lieu de travail. Je n'ose pas résister. À mi-chemin, l'idée me vient que ça y est, peut-être que quelqu'un de haut-placé a décidé de mettre fin à mon séjour : depuis mon arrivée, je me sens à peine bienvenue. Ma collègue lâche ma main, ouvre la porte d'une salle de réunion inoccupée et m'invite à entrer avec le sourire. Et, je ne sais pas, quelque chose chez elle réchauffe mon cœur antique et me fait remercier nos chefs de m'avoir au moins fourni une jolie

douanière avant de me bouter hors de la Société.

Sur la grande table, il y a deux pavés gris qui ressemblent à des ordinateurs portables pas très évolués, de la même façon que ma station de travail me fait l'effet d'un vieux moniteur cathodique. Ma collègue ouvre les deux par le milieu et leur écran se déploie. Sur l'un, mon compte travailleuse est allumé : je reconnais le tableur sur lequel je m'abîmais les yeux il y a trois minutes encore. Sur l'autre s'ouvre celui de celle qui m'a entraînée jusqu'ici.

Comme tout ça ressemble de moins en moins à une expulsion, il me paraît adéquat de demander :

— Qui es-tu ?

La collègue arrête tout ce qu'elle fait, me dévisage, rosit, et bafouille :

— Pardon, ça fait longtemps ! Je m'appelle Traïzie. J'ai choisi les Instructions pour cette rotation parce que je voulais me détendre... C'est un poste facile.

Mon expression faciale doit la renseigner sur ce que je pense de sa dernière phrase, parce qu'elle se met à brûler d'un rougissement merveilleux. Traïzie se reprend :

— Ce que je veux dire c'est que personne n'a compris que tu avais autant de difficultés ! J'ai entendu parler de tes résultats et je pense qu'on ne t'a pas assez formée avant de te placer. Veux-tu qu'on reprenne les bases ensemble ? Je pourrais te donner mes tâches simples et prendre tes tâches difficiles le temps que tu t'habitues.

Je vais pleurer. Depuis deux semaines que je trime et titube, elle est la première à me tendre la main. Aujourd'hui je ne doute plus de l'empathie de mes ex-collègues. Ils se connaissaient tous depuis la naissance ; ce n'est pas qu'ils s'en fichaient, c'est qu'ils ne savaient pas quoi faire de moi.

Traïzie est exceptionnelle dans un sens qui m'arrange : la nouveauté enflamme sa curiosité plutôt que sa peur. La seule raison pour laquelle elle ne m'a pas sauté dessus dès mon arrivée aux Instructions de la Nuée, c'est qu'on l'a éduquée à la politesse. Ainsi a-t-elle attendu deux semaines avant de trouver un prétexte pour m'adresser la parole et m'adopter comme amie intéressante.

Néanmoins, elle tient sa promesse : patiente et douce, elle m'explique encore une fois le langage dans lequel on donne ses instructions à la Nuée. (À l'époque, je crois que c'est le nom d'une usine automatique. Je n'ai pas tort et je suis loin d'avoir raison.) Je comprends enfin la différence entre les fiches de commandes et les feuilles d'instructions (et pourquoi je peux modifier les unes mais pas les autres) ; je distingue le sens des deux couleurs principales (le jaune et le violet qui remplacent respectivement le vert-tout-va-bien et le rouge-danger de mon époque).

Armée de ce savoir nouveau, je m'applique à remplir les feuilles d'instructions les moins complexes. Traïzie pianote à toute vitesse et abat la part difficile de mon travail avant de se mettre au sien.

La pause déjeuner nous est signalée par la sonnerie habituelle. Nous retournons à nos postes de travail chercher les repas qu'un Bas-Citoyen de la Restauration est en train de livrer. Traïzie semble ne pas en avoir marre de moi puisqu'elle me propose de chercher ensemble un coin tranquille pour discuter. Nous finissons assises par terre dans un couloir mal éclairé comme deux espèces de collégiennes farfelues.

C'est à ce moment-là que mon cœur décide de se montrer encore plus évident et de me hurler

aux oreilles que je veux cette femme plus fort que je ne veux quoi que ce soit dans ma vie actuelle. Je décide de faire profil bas. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui constitue de la séduction dans la Société et puis elle est ma collègue et le harcèlement sexuel au travail est peut-être une notion ici.

Je ralentis le rythme de la conversation et en profite pour regarder dans quel ordre Traïzie mange les éléments de son plateau-repas. Elle commence par les fraises, enchaîne avec la barre de céréales brune, boit du bouillon, alterne avec les petites billes de gelée verte impossible à identifier qui bloblotent dans un minuscule bol en verre. En définitive, je ne crois pas qu'elle respecte un ordre socialement acceptable pour la consommation de son déjeuner : on dirait qu'elle suit son envie ou s'y prend au hasard. Je le saurai pour les prochaines fois.

La deuxième sonnerie réclame la reprise du travail. Nous retournons dans notre salle de réunion. Installées dans cette toute nouvelle routine, Traïzie et moi ne papotons plus. J'hésite à un moment à lui demander une nouvelle leçon de tableur coloré, histoire d'être un peu plus efficace, mais je titube encore sur les premières notions du matin alors peut-être que ça peut attendre demain.

Au milieu de la période, la patronne fait irruption dans notre bureau clandestin.

Chaque fois que je voyais Philanca, elle avait l'air de mauvaise humeur. Cette gueule tirée en permanence ne parvenait pas à enlaidir son visage sculpté ni à atténuer la déférence due à son long corps de Haute-Citoyenne. Je devais découvrir un peu plus tard la très simple raison de son caractère désagréable.

Ce jour-là, malgré son expression maussade, la patronne nous annonce qu'elle laisse tout le monde rentrer chez soi plus tôt, la plupart des employées s'étant montrées très efficaces aujourd'hui.

Elle me fixe droit dans les yeux en répétant : « La plupart. » Je hoche la tête pour confirmer que je n'avais pas confondu ce commentaire sur l'équipe avec un compliment qui me concernerait.

Philanca s'en va ; Traïzie bondit de son siège en un geste qui me paraît si puéril que je ne m'en remets pas.

— Libérées plus tôt ! C'est vraiment rare. Je me demande si... Oh, parfois les patronnes font des surprises quand elles sont contentes !

Elle se met à glousser. Je lui demande à quels types de cadeaux on peut s'attendre. Elle me rétorque que si elle me le révélait, elle risquerait de me gâcher la surprise et qu'elle ne le veut surtout pas.

Je rentre chez moi, ma collègue à mes côtés. Nous déambulons dans les longs couloirs de la Société en papotant. Je suis étonnée que Traïzie n'aborde pas le sujet de mes origines ; je m'interroge sur elle. Est-elle incapable de concevoir le phénomène qui m'a amenée jusqu'ici, prisonnière des limites conceptuelles de la Société ? Ou fait-elle preuve de plus de délicatesse que je l'imagine et ne désire pas me forcer à parler d'un sujet douloureux ?

J'arrive à la porte de mon appartement. Je pourrais inviter ma collègue à entrer ; elle semble attendre quelque chose. Au moment où je me décide, elle s'exclame :

— Maintenant, je sais où tu habites !

Puis elle me salue en riant et part dans la direction opposée.

L'interaction me laisse dans l'expectative. C'est peut-être un comportement acceptable dans la Société. Après tout, moi écartée, tout le monde se connaît depuis la naissance ; connaître les adresses des uns et des autres n'est même plus une obligation, c'est un automatisme.

Je profite d'être rentrée pour écrire sur un bout de papier mes découvertes sur mon travail. L'espèce de journal résultant de cette tentative d'écriture est caché sous mon lit, je ne sais pas trop pourquoi. Quand je le feuillette, je constate que les phrases en sont de moins en moins composées en français et de plus en plus en citoyen. Je me demande, si un autre francophone déboulait ici dans un an, dix ans, trente ans, si je serais toujours capable de discuter avec lui ou si j'aurais complètement perdu ma langue.

La question me laisse pétrie de spleen.

On sonne à ma porte. Je voudrais bien utiliser un judas mais il semble que la Société n'en ait pas l'usage, pas plus que d'une chaînette. J'entrouvre.

Mon regard tombe sur un Bas-Citoyen légèrement vêtu. Il me salue puis se présente.

— Je suis Donzar. J'appartiens au Service du Sexe. Puis-je entrer ?

J'hésite un peu trop longtemps avant de répondre :

— Merci mais je n'ai pas commandé de sexe.

— C'est un cadeau de Philanca pour tout le service des Instructions de la Nuée.

Dans toutes les sociétés de l'histoire refuser un cadeau est très impoli, pas vrai ? La partie fonctionnelle de mon cerveau me hurle de ne pas le faire, pourtant j'ouvre ma porte en grand. Un autre bout de cervelle, petit mais criard, essaie de m'expliquer que ça fait bien trop longtemps qu'on n'a pas niqué et que si le dénommé Donzar me fait juste un cunni ça ne compte pas comme du sexe hétéro et que je ne serai pas obligé de rendre ma médaille de butch. Cette pensée me donne un genre de grosse envie de me gifler moi-même. Je bredouille :

— Vous voulez à boire ?

Quelle excellente idée ! Je suis bien contente de l'avoir eue. Ce travailleur du Sexe est de toute évidence à haut risque de déshydratation et il mérite bien un verre d'eau. Il acquiesce ; je m'en vais lui remplir ça au robinet.

J'entends ses espadrilles se rapprocher. Il se colle contre moi, ce qui doit faire partie de la prestation. Ses bras sont très forts, ce que j'aurais pu admirer dans d'autres circonstances mais qui me plonge seulement dans le malaise, tout de suite.

Soudain : une douleur dans le dos, qui se déplace jusque dans mon flanc. Je ne suis pas spécialiste, mais ça ressemble pas mal à un coup de couteau. J'en ai la confirmation parce que je me retourne, que Donzar a un couteau ensanglanté à la main et qu'il me le replante dans le ventre.

Est-ce que je me suis trompée à ce point sur le sens du mot « Sexe » ? La lumière jaune clair de mon appartement est remplacée par une pulsation mauve. Donzar va pour porter un troisième coup mais son geste est interrompu ; on dirait qu'il a rencontré un mur invisible, qu'il tâche de forcer. Mes jambes se ramollissent. Je dois m'agripper à l'évier pour ne pas tomber.

Je distingue du coin de l'œil le chatolement de la Nuée. C'est elle qui retient mon assassin ; c'est elle aussi qui me donne l'impression d'être agressée par un nuage de poussière. Elle se concentre

sur mes plaies et y contient le sang. Insinuée dans mes oreilles, ses unités font vibrer mes tympans d'un message automatique.

Ne vous inquiétez pas. Les secours sont en route. Vous êtes en sécurité.

Face à moi, contrarié par la Nuée, Donzar essaie toujours de m'achever. L'effort l'épuise ; ses traits se tirent, deviennent flous. Deux larmes coulent au coin de ses yeux, à moins que ça ne soient deux traits de sueur. Il tombe à terre, le couteau arraché à sa main comme par enchantement. Je m'écroule aussi par la même occasion. Donzar saute sur moi, enserme mon cou et m'étrangle ; dès que la douleur se fait sentir, la Nuée se glisse entre lui et moi et le décroche. Il roule au sol, les yeux fermés, la respiration lente.

Vous êtes en sécurité. Les secours sont en route. Ne vous inquiétez pas.

Puisque c'est dit avec tant de conviction, je décide de le croire et je tombe dans les vapes.

Comme souvent, je rêve de Paris. C'est moins un rêve qu'une espèce d'hallucination où je marche dans des rues dont la géométrie ne fonctionne pas et où je croise des personnes réelles ou imaginaires qui me racontent n'importe quoi. Cette fois-ci la plupart d'entre elles ont des couteaux ; je cours pour leur échapper.

Je me réveille dans ce qui ressemble à une chambre d'hôpital tout à fait standard. La Société a le don de me surprendre. Un jour, j'arriverai à comprendre la filiation entre leur monde et le mien. Un jour.

Traïzie, à mon chevet, lit un magazine sur les Instructions de la Nuée. Elle le repose sur la tablette à côté de moi dès qu'elle se rend compte que mes yeux sont ouverts. Elle serre ma main sur le drap et mon cerveau stupide se dit qu'en fin de compte ce n'est peut-être pas une si mauvaise chose que je me sois fait planter.

— Comment tu te sens ? On t'attend pour le procès.

— Le procès ?

Ma collègue m'apprend que je ne me suis pas trompée sur le sens du mot « Sexe » et que ce qui s'est passé n'était pas une prestation ordinaire. Je tente une question :

— Est-ce que le Bas-Citoyen était...

Et là, patatra : je ne connais pas les mots citoyens pour dire révolte, rébellion ou résistance. Je retourne mon maigre vocabulaire dans ma tête jusqu'à parvenir à :

— Est-ce que le Bas-Citoyen m'a fait du mal parce qu'il n'aime pas les Bons-Citoyens et les Hauts-Citoyens ?

Traïzie écarquille ses yeux en deux immenses soucoupes.

— Ça n'a aucune espèce de sens, ce que tu viens de dire !

Non seulement pour des raisons grammaticales mais aussi pour des raisons sociales que j'ignore encore.

En me levant, je me rends compte que je suis assez retapée pour marcher, peut-être pas pour piquer un sprint. Traïzie me conduit jusqu'au lieu du procès. Ce n'est pas une cour d'Assises publique ; la salle est juste assez grande pour recevoir les accusés, les témoins, un garde, un greffier

et les trois juges. Ces derniers sont un Haut-Citoyen et deux Hautes-Citoyennes, comme de bien entendu puisque c'est la seule des trois castes qui possède le pouvoir.

Je ne m'attendais pas à voir Philanca ici. Elle se tient debout, raide, faisant mine de ne pas tenir compte de la présence du garde Bon-Citoyen qui surveille Donzar et elle. Le greffier m'accueille et me demande de m'asseoir dans ce qui doit être mon siège réservé de victime. Traïzie reste avec quelques autres de nos collègues du côté des témoins. J'attends la suite, même si j'ai bien peur de comprendre ce qui s'est passé.

Philanca a mandaté le Service du Sexe pour envoyer une personne à chacun de ses employés en cadeau exceptionnel. Le travailleur envoyé à mon domicile, Donzar, a été sélectionné tout spécialement par elle. Donzar a attenté à ma vie et seuls les automatismes anti-violence de la Nuée m'ont sauvée. Philanca la Haute-Citoyenne, demandent les juges, avait-elle connaissance d'une intention de Donzar le Bas-Citoyen de tuer Bénédikéta-Marie la Bonne-Citoyenne ?

(En vrai je m'appelle Bénédicte mais personne ici n'arrive à le prononcer. Mon nom de famille leur pose moins de problèmes. Puis de toute façon les Citoyens ne comprennent pas le concept de nom de famille alors autant m'adapter.)

Philanca répond que, plus qu'informée d'une intention, elle en est l'origine : elle a commandité mon assassinat. Les trois juges, le greffier et le garde jettent un regard de désolation à son absence de défense. Ma patronne précise qu'elle voudrait ajouter quelque chose pour éclairer sa démarche. L'une des juges le lui autorise.

— Je vais me servir des mots les plus simples possibles pour que tout le monde ici puisse me comprendre. Marie l'étrangère n'est pas une Bonne-Citoyenne. C'est une étrangère. Elle ne mérite pas que la Société la sauve. Nous aurions dû la laisser *dehors*.

Je me fais un mémo mental de la traduction du mot « Dehors ».

— Elle est stupide et inutile. Elle ne peut rien apporter à la Société. Elle ne fait que prendre, prendre et encore prendre le peu que nous avons. J'ai envoyé quelqu'un la tuer pour attirer l'attention de toutes les Hautes-Citoyennes sur ce problème. Nous avons fait une erreur. Débarrassons-nous d'elle.

Tout ça parce que mes résultats sont mauvais ? Ou s'agit-il de la mentalité de la Société qui ne peut pas me concevoir et veut me détruire ? Je ne sais pas. Après tout, il a bien dû y avoir une majorité de gens qui ont voté pour m'intégrer. Que je doive mourir, c'est l'opinion personnelle de Philanca : je ne peux pas l'exonérer parce que la Société m'est exotique.

Les témoins témoignent que Philanca se montre toujours désagréable avec moi. Traïzie ajoute que vu mes difficultés j'aurais dû être renvoyée en formation et que les décisions de la patronne à mon égard ne lui paraissent pas du très bon management, sauf le respect des Hauts-Citoyens dans la salle, après tout elle n'est que Bonne-Citoyenne et n'a bien sûr pas tous les éléments pour émettre cette critique. Avec un sourire, l'un des trois juges lui précise qu'elle n'a pas besoin de s'excuser et qu'elle ajoute du travail au greffier. Un rire nerveux parcourt la salle. J'y participerais si j'avais compris la plaisanterie à temps.

Les juges se passent des notes jusqu'à paraître certains de leur décision. Celle assise au milieu nous l'annonce :

— Pour avoir abusé de vos fonctions et mis en danger la vie d'une Bonne-Citoyenne sous votre

responsabilité, Philanca, nous vous condamnons à devenir une Basse-Citoyenne.

Des murmures parcourent la salle. Leur ton me suggère que la sentence est juste. Dans mon for intérieur je me dis que tous ces discours sur l'égalité des trois castes qu'on m'a servis au moment de m'apprendre à parler le citoyen étaient bien du vent.

— Et vous, pour vous être laissé manipuler par une Haute-Citoyenne si visiblement délirante et vous être reposé sur votre statut pour ne pas réfléchir par vous-même, Donzar, nous vous condamnons à devenir un Haut-Citoyen.

D'accord, je l'admets : je n'ai rien compris.

Chapitre second : *Un voyage dans le temps (mais surtout dans l'avenir). Des castes bien rigides. La différence entre rotation et révolution. Un chaste pique-nique. De l'hétéronormativité ?*

Excusez-moi de faire une parenthèse ici mais je n'ai pas encore précisé que j'étais une voyageuse temporelle et c'est en train de devenir bizarre de ne pas le mentionner après tout ce temps.

Donc : je viens du milieu du vingt-et-unième siècle, j'étais censée faire un saut de cent cinquante ans dans le futur, et je ne suis pas sûre que ce soit ce qui s'est passé vu que la Société ne sait rien de mon époque et utilise son propre calendrier.

La technologie derrière mon voyage est compliquée mais son principe physique assez simple. Tout ce qui est à les moyens de bouger dans quatre dimensions : trois spatiales, une temporelle. Notre vitesse là-dedans a une limite supérieure qui est celle de la lumière. Les objets qui vont vite dans l'espace, en échange, ralentissent dans le temps. Il paraît que la lumière ne sait même pas ce qu'est le temps : un photon qui naît meurt aussitôt, même si du point de vue du reste de l'univers il a existé pendant des milliers d'années.

On appelle ça la contraction des longueurs et ça ne commence à avoir un effet significatif que très près de la vitesse de la lumière, autant dire que ce n'était à la portée de personne avant l'invention d'un nouveau système de propulsion et d'un nouvel engin spatial pour aller autour. Moi ? Je n'étais pas astronaute, mais j'avais fait les astromines : pour l'entreprise responsable du moteur et du vaisseau, ça suffisait.

Le plan : ils m'envoyaient à quelques milliards de milliards de kilomètres de la maison, je me la coulais douce pendant quelques jours, ils me ramenaient, je touchais un gros chèque, puis j'affrontais les conséquences existentielles d'une disparition de la surface de la Terre pendant quinze ans. Les médecins et les psys étaient au taquet, mais j'avais triché : pendant la mission, mon sentiment principal, c'était l'euphorie d'avoir échappé à quelqu'un.

Satisfaits des résultats, les patrons prévoyaient d'envoyer une mission inhabitée cent cinquante ans dans le futur pour le coup de publicité. Je leur ai demandé de me faire une place dans l'appareil.

Bien sûr que j'avais un suicide derrière la tête. Dans le sens où je voulais désespérément quitter ce monde d'une façon ou d'une autre. J'ai eu le privilège d'utiliser une méthode de mort sociale qui n'impliquait pas de me tuer, voilà tout.

Alors à la fin de la décélération, quand, groggy par tous les anxiolytiques que je m'étais enfilés, j'ai vu la Nuée pénétrer dans ma cellule, creusant des trous à travers mon vaisseau, attaquant ma peau, j'ai quand même hurlé à l'aide.

Mon souvenir suivant, je me réveille dans une salle blanche, tout le corps endolori et couvert d'hématomes. Une fois remise, je suis envoyée dans une chambre qui contient un lit, des toilettes, une douche et un ordinateur portable, lequel m'apprend à parler à l'aide d'un programme naïf conçu pour les enfants des Citoyens.

Petit à petit, j'apprends l'existence des Bas, Bons et Hauts-Citoyens et comment les différencier. Ça n'a pas été bien complexe, la Société s'est montrée très premier degré dans la création de ses castes.

Les Bas-Citoyens mesurent au jugé un mètre cinquante-cinq ; les Basses-Citoyennes, un mètre

cinquante. Ils sont la définition même de « trapu » et se chargent de boulots physiques dans la Société ainsi que, pour une raison ou une autre, du Service du Sexe. Ils ne sont pas moins intelligents que la moyenne, mais, comme je devais le découvrir, ils ne peuvent pas se *prendre la tête*. Les problèmes trop compliqués sont abandonnés, non par désespoir mais par simple volonté de passer à autre chose.

Les Bons-Citoyens doivent faire un mètre soixante-dix et les Bonnes-Citoyennes un mètre soixante-cinq. Leur physique est très quelconque ; nous ressemblons tous à ces médians de l'échelle beauté-laideur sur lesquels l'œil glisse sans jamais s'accrocher. Rien n'évoque la puissance ou la grâce, comme si nous étions physiquement marqués pour rester les employés ou cadres inférieurs que nous sommes. Je n'ai pas senti de différence mentale après qu'on ait fait une moi une Bonne-Citoyenne, ce qui me laisse penser que leur niveau de conscience (je ne sais toujours pas comment qualifier le phénomène) doit être situé dans la moyenne.

Les Hauts-Citoyens et Hautes-Citoyennes sont taillés comme des top-modèles, mais pas si grands que ça : un mètre quatre-vingt pour elles, un mètre quatre-vingt-cinq pour eux. Si leur corps est athlétique, leur cerveau turbine en permanence, ce qui leur vaut d'occuper les postes intellectuels ou à responsabilités. Ce sont les chefs « naturels » de la Société, ceux qui méritent qu'on leur envoie une révolution sur la gueule, mais aussi ceux qui ont décidé de me garder, de me rééduquer et de m'intégrer.

Je n'ai pas mis le pied hors du bâtiment qui contient la Société depuis que je suis sortie de mon vaisseau spatial. Je suppose qu'il s'agit d'un seul bâtiment ; il n'a pas de fenêtres et je ne vois jamais l'extérieur. Impossible de poser la question faute de connaître un mot : « dehors ». « Comment aller dehors ? », dois-je me rappeler de demander à quelqu'un.

Pour l'instant, après le procès de mon wannabe assassin et de sa commanditaire, une autre interrogation me brûle. J'attrape Traïzie sur le chemin du retour (en partie pour ça et en partie pour qu'elle m'indique la direction de mon appartement).

— Qu'est-ce que ça veut dire, « devenir » une Basse-Citoyenne ? Qu'est-ce qui va arriver à Philanca ?

Vu que la Basse-Citoyenne standard fait trente centimètres de moins qu'elle, elle risque de détoner. Ma collègue fronce les sourcils.

— Elle va faire sa rotation en avance, c'est tout. Qu'est-ce que tu crois ?

— Sa quoi ?

C'est à ce moment précis que Traïzie comprend que personne ne m'a expliqué la rotation.

Quand la Société m'a trouvée, je ne rentrais pas dans ses cases prédessinées pour les êtres humains : je mesurais un mètre soixante-douze et j'étais encore un peu baraque malgré tout mon temps dans l'espace. Si j'avais aussi mal partout à mes débuts, c'est que la Société a décidé de me corriger en enlevant des petits bouts d'os par-ci et des gros morceaux de chair par-là. La procédure était exceptionnelle, mais pas inconnue : en fait, tout le monde ici passe sur le billard chaque période pour changer de caste. Par billard, je veux dire la Nuée.

Voilà qui explique l'absence globale de haine contre les bourgeois : à un moment ou à un autre de sa vie, tout le monde devient un bourgeois.

Si je suis à peu près certaine que ce régime est trop autoritaire pour ne pas avoir été manufacturé dans un moment de faiblesse de la démocratie, je ne comprends pas pourquoi sa conception fait tourner les privilèges au lieu de les réserver à une élite. Puis il y a un truc qui me choque toujours :

— Mais la Nuée fait mal quand elle change le corps !

— Pas du tout. Tu as eu mal, toi ? C'est peut-être parce que tu n'étais pas une Citoyenne, la Nuée ne te reconnaissait pas. Moi je ne sens rien, ça me caresse.

Je n'y crois pas un seul instant mais me donne-t-on le choix ?

Je reconnais le hall où nous arrivons ; j'y passe sur mon trajet domicile-travail. Traïzie a l'air au bout de sa charité et désireuse de rentrer chez elle après cette longue journée. C'est ma dernière occasion de lancer mon :

— Comment aller dehors ?

À son regard, je sens que j'ai perdu ma bienfaitrice.

— Dehors d'où ?

— Dehors de la Société.

Elle blêmit. Je prends ma respiration et je recommence :

— Pardon, je n'ai pas les mots pour parler. Comment aller dehors ? Là où il y a l'air ? Où est le... vrai plafond ?

Il me manque le mot « ciel ». Tous ces contes pour enfants où j'apprenais à lire se déroulent dans la Société, le bâtiment physique indiscernable de la construction sociale. Mes tentatives et ma gestuelle ont pourtant dû fonctionner parce qu'un déclic s'opère chez Traïzie. Elle attrape mes épaules et me serre contre elle sans préavis. Ce n'est pas que je n'apprécie pas, c'est que ça ne répond pas à la question.

— Oh, Marie... Tu veux dire « dehors » comme Philanca tout à l'heure ? C'est une image. Tu ne peux pas aller là-bas. Il n'y a que la Société. Là d'où tu viens n'existe plus, tu te rappelles ? C'était il y a très très longtemps et c'est disparu.

L'humiliation me monte le rouge aux joues. Je ne suis pas une imbécile nostalgique, je veux juste me promener ! Et éventuellement vérifier si le paysage alentour est un désert radioactif, si une rébellion sévit à l'extérieur ou si tout ce qui m'est arrivé ces derniers mois ne serait pas en fait une télé-réalité élaborée.

Je suis peut-être un peu désespérée, d'accord. Avec toute cette attention que je lui réclame, Traïzie change ses plans et discute encore un peu.

Le temps que quelqu'un remplace Philanca, le bureau des Instructions de la Nuée va tourner avec les commandes restantes puis s'interrompra. Ça n'a rien d'une catastrophe : les Citoyens ne font rien dans l'urgence. En finir avec ce stock nous prendra trois jours. Nous aurons des vacances. Puis-je trouver un peu de temps dans mon planning sans doute chargé pour manger avec ma toute nouvelle amie Traïzie ?

J'accepte son invitation de bon cœur. Un peu mais pas seulement pour voir où elle m'emmène pique-niquer.

Passent deux jours et demi : je remarque que les Bons-Citoyens de mon service, même livrés à eux-mêmes, restent productifs. La seule différence, c'est que certains employés parlent à voix haute de sujets qui déplairaient à la patronne.

Un trafic de feuilles d'instructions se livre à travers l'open space : chacun a ses tâches préférées tandis les batchs de travail proposent un mélange équilibré de tous les types. Voilà qui doit aider les gens à atteindre cette moyenne impossible de quatre-vingt-quinze pourcents d'acuité. En fin de compte, Traïzie qui m'entraîne, ce n'est qu'une extension de ce système pour m'y inclure.

Le jour du pique-nique arrive. Je rassemble les ingrédients grappillés sur mes derniers plateaux repas. Je suis presque sûre que ces choses-là sont des tomates cerises, mais une variété sélectionnée pour devenir stupidement sucrée ; toutes ces petites miches de pain différentes devront remplacer la baguette ; le contenu gélatineux de ce gros bol ressemble assez à du pâté végétal pour avoir une chance d'en être.

Traïzie sonne à ma porte et il y a dans son panier le repas complet que le service des Cuisines lui a livré. J'ai l'air bête avec mon assemblage de bric et de broc aux nutriments mal équilibrés. Elle est plus bouleversée que moi : les larmes lui montent aux yeux.

— Oh, Marie ! Chez toi quand on est ami avec quelqu'un on ne mange plus et on lui donne sa nourriture ? C'est si beau !

Je voudrais bien lui répondre que s'il y avait une épicerie, je serais passée à l'épicerie, mais elle ne m'en laisse pas le temps.

Sa paume réchauffe la mienne tandis qu'elle m'entraîne dans les couloirs. Une bouffée de jalousie me fait me demander si elle est aussi tactile avec d'autres gens, parce que je suis une imbécile qui ne sait pas se contenter de l'instant. L'ambiance change : un parfum presque floral apparaît dans le paysage. Nous arrivons sur une place où Traïzie ralentit.

C'est la première fontaine que je vois dans la Société. Le sol devient blanc quand il se change en bassin ; le turquoise de l'eau ressort bien là-dessus. Esthétique de salle de bain clichée, mais elle me happe pendant deux secondes. Ma guide continue son parcours et m'arrache à ma contemplation.

Une porte de vitre noire s'ouvre à notre approche. À l'intérieur, une lumière si vive que je dois couvrir mes yeux. L'espoir me renaît d'avoir enfin trouvé le Soleil.

Il meurt derechef. Toujours pas de ciel : un plafond, bien que plus haut que ce à quoi la Société m'a habituée. Plusieurs spots au zénith qui tuent les ombres. J'ai failli croire à de la pelouse, mais le sol se constitue de plusieurs plaques de moquettes, ici verte, là-bas pourpre, plus loin orange. Autre bizarrerie, l'irrégularité du sol : il se creuse tantôt, s'étire en pseudo-colline plus loin.

C'est un espace récréatif en intérieur, n'est-ce pas : là où les Citoyennes vont pour s'amuser. J'aurais dû le voir venir.

— Je croyais qu'on allait dehors.

Traïzie me jette un coup d'œil inquiet ; je la rassure d'un sourire alors elle se sent autorisée à éclater de rire.

— Marie, enfin ! On ne peut pas aller dehors !

Elle a parlé un peu trop fort : un groupe de Bas-Citoyens en goguette se tourne vers nous. La

honte au front, mon amie m'entraîne derrière une colline. Elle s'assoit sans prévenir dans la descente et pose son plateau sur ses genoux. Le temps que je la suive, elle s'est ravisée et m'offre son repas.

— Tu m'as donné ta nourriture, accepte la mienne.

J'hésite un instant : elle qui n'a jamais mangé autre chose que ce qui lui est servi cinq fois par jour à heure fixe, ne risque-t-elle pas de tomber d'inanition si je déséquilibre son alimentation ? Je vais supposer qu'elle sait ce qu'elle fait.

Aujourd'hui sur le plateau, plein de choses et un abricot de taille moyenne. Le fruit a exactement la taille et le goût que j'attends de lui. A-t-il poussé sur un arbre ? Si oui, où est son verger ? Je passe trois minutes à retourner mon vocabulaire dans ma tête, puisque je ne connais pas le champ lexical des plantes. On va la jouer sécurité avec un interrogatif facile et un mouvement du doigt vers l'objet :

— Où est ça ?

Je devine la réponse de Traïzie avant même qu'elle ne la prononce et elle me donne envie de frapper ma tête contre un mur :

— Dans ta main.

Reprenons du début.

— Quel est le nom de ça ?

— C'est un abricot.

A-pu-ri-ko, j'ai beaucoup de chance, c'est le même mot. Linguistiquement, je tourne au coup de bol depuis le début de mes aventures dans la Société. Comme tous les gosses français, l'école publique m'a appris à baragouiner l'allemand, l'italien, l'espagnol, plus deux mots de portugais et de polonais pour me donner un genre ; ça m'aide, mais ça ne remplace pas l'absence de guide de conversation français-citoyen.

Parfois, dans mon lit, les yeux rivés au plafond, je me dis que je ne comprends rien du tout et que je fais semblant de parler depuis tous ces mois. Je n'ai pas de preuve que *Soshita* signifie Société ou que *Sitoya* et *Sitoyane* veulent dire Citoyen et Citoyenne. Peut-être que je commets de lourds contresens dans mon expression et que c'est entièrement de ma faute si je n'ai toujours pas compris ce qu'est cet endroit et comment l'histoire l'a accouché depuis mon époque.

Je digresse.

— D'où viennent les abricots ?

— Du service Alimentation.

— Où est le service Alimentation ?

— Mais Marie, on mange !

Je prends une grande inspiration. Ma situation est exceptionnelle. Traïzie est déjà bien gentille de tolérer mon anormalité. Je ne dois pas user sa patience, sous peine de redevenir seule au monde.

Mais qu'est-ce que je raconte. Ma collègue me voit comme un objet de fascination exotique. Qu'est-ce qui la sépare de l'espèce de néo-nazie rencontrée en boîte de nuit qui me susurrerait à

l'oreille qu'elle adorait les quarteronnes et s'imaginait que j'apprécierais le compliment ? À part cent soixante-dix ans et un remodelage complet de la civilisation ? Pourquoi son confort l'emporterait-il sur mon angoisse ?

— Traïzie, pourquoi veux-tu être mon amie ?

Pour elle qui n'a pas accès à mes ruminations internes, la question sort de nulle part. Elle en avale de travers un morceau de pain. Comme elle peut encore tousser, la manœuvre de Heimlich ne s'impose pas ; je reste en alerte et me demande comment il se fait que les plateaux-repas ne comportent pas un genre de verre d'eau.

Sa toux se calme. Je ne présente pas d'excuses pour l'incident. Je m'attends à ce que Traïzie prétende avoir oublié ce que je viens de dire mais un début de réponse sort, hésitant, d'entre ses jolies lèvres :

— Tu as l'air si... si seule. Moi aussi, je me sens seule. Je n'ai jamais eu de lien fort avec mon groupe éducatif, et ce n'est pas facile de se faire des amis en dehors de son groupe éducatif. J'ai pensé que comme nous sommes toutes les deux étrangères, nous nous entendrions bien.

Erreur de ma part : j'aurais mieux fait de traduire son « étrangères » par « bizarres ». Sa tête se penche sur son épaule, ce qui la rapproche de moi.

— J'ai attendu plusieurs semaines pour ne pas te déranger... et aussi parce que je ne savais pas si tu voudrais de moi comme amie. Ce n'est pas parce que tu es née il y a très longtemps que tu ne peux pas te faire des relations, pas vrai ? Mais je ne t'ai jamais demandé ton avis...

La tête me tourne. Le musc léger de sa peau est tout ce que je perçois. Je regardais le velouté de sa joue et voilà qu'elle plonge ses yeux dans les miens.

— Marie... Veux-tu être mon amie ?

Sa main se pose à proximité de la mienne. Un de ses ongles frôle la chair d'un de mes doigts.

— Ma bonne, très bonne amie ?

Je vais exploser sur place si je ne l'embrasse pas mais pourquoi insiste-t-elle autant sur le mot amie alors que mon radar à lesbiennes n'a jamais carillonné aussi fort je pourrais arracher tous ses vêtements sauf que je ne suis pas un animal et que son discours ne ressemble pas du tout à du consentement attendez une minute. Est-ce que je suis en train de laisser mes propres hormones me monter le chou ? Il faut que je me sorte de là. Merde à la séduction : je dois me montrer directe.

— Eh Traïzie ! Tu aimes le sexe avec les Citoyennes ?

La question la laisse pantoise. Elle réplique :

— Je suis une Citoyenne, pas un Citoyen. Nous faisons la même taille, tu as remarqué ? Même si tu n'es pas très observatrice, tu peux facilement reconnaître les Citoyennes puisque nous avons des seins !

Elle tend sa poitrine vers l'avant en démonstration.

Je vais mourir de frustration. Pas fâchée d'avoir éclairci la situation, quand même. L'occasion d'approfondir le sujet, peut-être.

— Est-ce que c'est interdit pour deux Citoyennes de faire du sexe ensemble ?

Traïzie cligne des yeux à une cadence abasourdie. Elle détache les mots de manière exagérée :

— Il faut un Citoyen et une Citoyenne pour faire du sexe. On ne peut pas interdire quelque chose qui n'est pas possible.

Le tout petit morceau analytique de mes boyaux de tête se sent très fier de déduire que l'hétérosexualité s'avère être une norme indépassable dans la Société. La plus grande part, qui voudrait faire crier mon nom à Traïzie, hurle de désespoir. D'où le sarcasme gratuit duquel je déraille la conversation :

— Excuse-moi de ne pas bien comprendre, la dernière fois que le service du Sexe est venu chez moi on a essayé de me tuer !

Traïzie me serre dans ses bras. Je comprends qu'elle n'a pas de meilleure idée. Les tentatives de meurtre doivent être anormales dans la Société. Enfin, j'espère pour eux. Elle relâche son étreinte.

— Marie... Tu sais quoi, tu devrais repasser commande au service du Sexe. Ce n'est pas juste, tu n'as même pas profité du cadeau comme les autres.

Je soupire. J'ai envie de changer de sujet, alors je ne sais pas ce qui me prend de répondre :

— Tu l'as bien aimé, toi, ton Bas-Citoyen ?

Traïzie grimace.

— Bof, chaque fois que je fais du sexe je finis par réfléchir à autre chose. J'ai pensé à toi à ce moment-là ! Je me demandais si tu t'amusais. Si j'avais su !

... Mon radar n'est peut-être pas si faux que ça. Récapitulons : Traïzie manque d'amis et se sent en décalage avec la Société, cherche le contact de ma peau à tout prix, et pense à moi quand elle fait l'amour avec un homme.

Le lesbianisme peut-il fleurir dans cette Société ? Est-il possible qu'il existe bien une composante physique, irrémédiable à l'attraction, qu'elle ne soit pas qu'un produit social ? Dans ce cas, les règles de ce monde ont dû ruiner l'existence de peut-être... huit pour cent des Citoyens et Citoyennes, au bas mot. De quoi donner envie de mettre un grand coup de pied dans le statu quo.

Incroyable : je suis parvenue à mettre ma libido du côté de la morale. Je vais maintenant finir mon plateau-repas et rentrer à la maison pour évacuer ma frustration. Traïzie a tenu environ trente ans sans mon assistance, elle peut attendre encore un peu.

Chapitre troisième : *Mathilde. Indélicatesse dans la sélection du nouveau patron.*

Une rédemption forcée. Le Service Alimentation. Des plans pour l'avenir. Une baignoire ?

Par le pouvoir chimérique de l'inconscient, ma journée de béguin refoulé, de sentiment d'impuissance et de masturbation fébrile se transforme en cauchemar sur mon ex à peine mes paupières closes.

Aussi couverte de paillettes que le jour de notre rencontre, Mathilde tient mon visage entre ses mains aux faux-ongles roses. Ses longs cheveux noirs ondoient sur ses épaules et dans son dos. J'ai beau l'avoir connue grisonnante, son souvenir ne s'entache d'aucun cheveu blanc. Je voudrais me relever du tas de coussins où je suis allongée mais Mathilde m'en empêche.

— *Bénédicte, où est l'argent ? Tu travailles tout le temps, c'est bien, il faut que je mange. Où est mon argent que tu as gagné, Bénédicte ? Il faut me le donner, tout ce qui est à toi est à moi. J'ai faim, Bénédicte, va acheter à manger. Reste avec moi. Va travailler. Où est l'argent ?*

Ses ongles déchirent la peau de mon visage et j'avale mon propre sang. Elle sourit, chantonne :

— *Mon argent, mon argent, mon argent...*

Elle m'embrasse, ma tête toujours dans ses griffes. J'étouffe. Le lit disparaît.

Je me réveille enfin. À peine quelques minutes se sont écoulés depuis le début de la période de sommeil : c'était un de ces rêves paranoïaques du coucher, suivi d'une de ces hallucinations de l'oreille interne qui me font donner des coups de pied dans le matelas pour me rattraper.

Je me lève et m'en vais boire de l'eau. Me vient à l'esprit que je n'ai jamais demandé à personne si ce qui sort de ce robinet est potable ou exclusivement destiné à laver mes mains. Tant pis, je crève de soif.

Je réfléchis aux lambeaux d'images qui me restent du cauchemar. Bizarre de rêver de Mathilde comme d'un vampire : l'argent n'était pas un problème, au début. Quand je l'ai rencontrée, elle vivait des loyers d'une quinzaine d'appartements parisiens légués par ses parents décédés à la fin de son adolescence. (Je sais, le terme technique est « rentière ».)

Il y a certes eu, quand nous nous sommes installées ensemble, des conflits sur le partage équitable des dépenses. Par exemple, quand Mathilde achetait sur un coup de tête cent euros de caviar malgache dans une épicerie fine, elle attendait de moi que je mette cent euros de plus dans les courses mensuelles, même si ce n'était pas dans mes moyens et que je n'aimais pas le caviar.

D'accord, elle gérait ses finances n'importe comment, au point qu'elle a dû vendre ses appartements les uns après les autres pour rembourser ses dettes, mais je m'étais déjà enfuie dans le futur proche via l'espace profond à ce moment-là. S'il y en a une qui doit se plaindre, c'est plutôt Lydia, que Mathilde a envoyée en apprentissage pour la mettre au travail le plus tôt possible et vivre sur son dos dès ses quatorze ans.

Enfin, qui *devait* se plaindre. Lydia a dû casser sa pipe depuis longtemps. Ma pauvre, pauvre gosse. J'espère que Mathilde n'est pas morte trop tard et que notre mère a pu profiter de la vie. Je crains qu'elle ne m'ait haïe jusqu'à la fin pour l'avoir abandonnée une deuxième fois.

Tout ça étant du passé trop triste pour mériter qu'on s'en rappelle, je sors mon kit papier et je

prends deux heures pour me fabriquer des feuilles à partir de vieux emballages de plateau-repas. Elles sécheront dans les prochains jours. Je maîtrise de mieux en mieux le grain, même si le résultat final reste grisâtre et désagréable au toucher.

La fatigue m'attrape sur la table de ma cuisine ; j'y dors un quart d'heure, me réveille, range à moitié et retourne au lit.

Le lendemain me cueille. Je me demande ce qui se passerait si je ne me levais pas. Ne suis-je pas en congés ? La sonnette m'en empêche.

Traïzie me présente ses excuses avant même de dire bonjour :

— Pardon ! Je ne savais pas si tu avais reçu le message parce que je ne sais pas si on t'a montré comment ouvrir les boîtes à messages alors je suis venue te dire moi-même que notre nouveau patron est arrivé et qu'il faut retourner travailler !

« Pourquoi ne pas nous mettre en grève et comploter la révolution du prolétariat, plutôt ? » lui aurais-je demandé si j'avais la motivation et le vocabulaire. J'aurais dû insister et me faire porter pâle.

Le nouveau patron est un Haut-Citoyen dont le visage m'est familier. Au moment où nos regards se croisent, il baisse la tête, l'expression contrite. Mes doutes sur son identité s'effacent quand Traïzie geint que sa nomination ici était une mauvaise idée.

Je pars m'enfermer dans une salle de réunion. L'instinct est aussi puéril que mon emprise sur la réalité ces derniers temps.

Pour la première fois, j'observe ce qui reste de traits caractéristiques à un Citoyen quand il rotationne. Ce nez, ces sourcils, ce front sont ceux de Donzar, l'ex-travailleur du Service du Sexe qui a essayé d'abrégé mon séjour parmi les vivants.

(Même si, admettons, je l'ai déjà trop prolongé, mais ça ne devrait pas compter car j'étais sous l'emprise de la contraction des longueurs. J'ai biologiquement trente-quatre ans ! Bien trop jeune pour mourir éventrée !).

Cinq minutes plus tard, je me rends compte que la situation en dit beaucoup plus sur la Société que sur moi : si Philanca n'est plus notre patronne depuis le procès, ce n'est pas parce qu'elle a commis un crime envers moi et que nous côtoyer tous les jours ne valait mieux pas, mais parce qu'elle n'est plus une Haute-Citoyenne.

Si elle et Donzar ont changé de place en toute simplicité... soit mon opinion n'a aucune importance, soit les responsables de la décision n'ont pas conscience que travailler sous les ordres du type qui m'a utilisée comme porte-couteau pourrait ne pas me convenir.

Est-ce la première tentative de meurtre dans la Société de mémoire de Citoyens ? Non, ce n'est pas possible. Leur langue possède des mots pour exprimer le concept de tuer quelqu'un exprès, je les ai entendus et tirés du contexte pendant le procès, ça ressemblait littéralement à... « faire dévivre » ? « Rendre non-vivant » ?

Oh. Les Citoyens ont créé de nouveaux mots pour décrire l'événement. C'est la première tentative de meurtre à leur connaissance. Je suppose que Philanca doit me haïr pire que ce que je croyais si elle a réinventé le concept d'assassinat pour mes beaux yeux.

La porte de la salle de réunion s'ouvre. Je me relève en catastrophe du coin de sol où je m'étais roulée en boule. Entrent Traïzie, deux autres collègues et, derrière eux, Donzar. La tremblote me reprend. Les deux collègues entourent le patron et je tilte enfin qu'ils sont là pour m'apporter l'assurance que personne ne le laissera m'attaquer.

Donzar s'éclaircit la gorge.

— Nous ne pouvons pas travailler ensemble mais il n'y a personne de disponible pour gérer ce service à part moi. Je vais vous donner congé jusqu'à la rotation, c'est la seule chose à faire. Je suis vraiment désolé.

Reste à espérer que ces vacances exclusives ne convaincront pas plus de gens que je suis inutile et nuisible à la Société !

Je force un sourire sur mon visage. Il faut que j'arrange la situation. Si je suis la première assassinée, alors Philanca est la première commanditaire et Donzar la première arme par destination. Il risque d'être regardé comme une bizarrerie dans l'avenir. La marginalité menant à la récidive, pour sauver ma propre peau, mieux vaut que j'envoie le signal clair aux collègues qu'il est inutile de lui en vouloir pour toujours.

Je serre la main du patron avec un merci. Ça n'a pas l'air de déclencher grande réaction chez Traïzie et les autres. Merde : je tire Donzar vers moi et le prends dans mes bras, le cassant en deux vu la différence de taille. Ce qui sort de ma bouche est un cocktail de « ce n'est pas grave » et « tout va bien » embrouillé mais, j'espère, compréhensible.

Il me faut quelques secondes pour piger que cette humidité qui court le long de la manche de ma tunique de travail, ce sont les larmes de Donzar, en train de chialer sur mon épaule. Un de ses sanglots passe ma limite d'audition. Je le laisse faire jusqu'à ne plus le supporter puis je brise notre étreinte.

La tension est bizarre parmi nos chaperons. J'ignore si j'ai fait les bons gestes. Il n'y avait peut-être pas de bon geste, pas de code de politesse applicable. Je salue tout le monde et me dirige vers la sortie de notre lieu de travail.

Traïzie retient la porte derrière moi et saisit mon poignet.

— Attends-moi ! Ne pars pas toute seule...

La voilà bras-dessus bras-dessous avec moi en un éclair. Ma tête se penche sur son épaule. Eh, elle m'a déclaré son amitié, je n'outrepasse rien encore. L'envie ne m'en manque pas. Pas maintenant, néanmoins.

Je la laisse me guider à petits pas dans les couloirs. Au bout d'un moment, elle entame la conversation :

— C'était gentil, ce que tu as fait pour Donzar. Trop gentil je pense. Les Hautes-Citoyennes décident pour nous toutes mais ça ne veut pas dire que les Basses-Citoyennes peuvent obéir n'importe comment.

Des mois que je suis là et j'ai encore un temps de décalage quand une Citoyenne utilise le féminin pluriel pour parler d'un ensemble composé d'hommes et de femmes. Histoire de ne pas m'aider, les Citoyens font le contraire.

— Tu penses que j'ai eu tort ?

— Je pense que tu as fait de ton mieux. De toute façon, la vraie responsable, c'est Philanca. Une Haute-Citoyenne n'a pas le droit d'abuser de sa position comme elle l'a fait. C'est...

Je ne comprends pas le mot qui suit. Mon amie me le reformule en « si mauvais que c'est impensable ». « Abominable » ? Va pour ça.

— Dis donc, Traïzie, depuis le procès j'ai l'impression que tu as beaucoup d'opinions sur les Hauts-Citoyens.

Elle sursaute puis me corrige :

— *Hautes-Citoyennes* ! Et, oui, c'est vrai. C'est ma caste préférée et quand je n'en fais plus partie je ne peux pas m'empêcher de surveiller tout ce qu'elle fait.

— Préférée ?

Et Traïzie m'apprend que dans ce système plus égalitaire que la plus égalitaire de tes copines mais hiérarchique quand même, une grande partie des gens a des préférences sur ses rôles. Certains Citoyens détestent prendre des décisions et la Basse-Caste leur sied mieux que la Haute. D'autres apprécient le juste milieu de la Bonne-Caste. Les derniers, à l'image de mon amie, ont la bourgeoisie vissée au corps. Au temps pour la révolution, je ne la ferai pas avec elle.

Parvenue au bout de sa tirade, Traïzie sort cette relance de qui a l'habitude qu'on l'accuse de ne pas laisser ses interlocuteurs en placer une :

— Assez parlé de ça ! L'autre jour tu voulais voir le service Alimentation, ça t'intéresse encore ?

J'ai surtout envie de rentrer chez moi mais j'ai peur qu'elle enregistre mon refus comme permanent et non circonstanciel ; j'acquiesce donc.

Nous marchons à travers des niveaux que je ne reconnais pas et que je ne prends pas la peine de cartographier. Nouveauté dans l'architecture : nous arrivons à une porte que je dois qualifier de sas. Quand Traïzie déverrouille l'entrée, le sifflement de l'air indique un petit différentiel de pression.

De l'autre côté, les couloirs ont changé. Les murs sont décorés de frises aux motifs mélangés que je ne parviens pas à identifier ; mon amie m'en montre certains du doigt en pouffant. Soit ils sont humoristiques, soit ils sont ringards.

Le service Alimentation se trouve dans une arborescence de salles chaudes et humides, surpeuplées d'étagères où poussent des plantes plus ou moins grandes et plus ou moins identifiables. Dans des bacs, j'identifie des champignons proches de ceux de Paris ; la piscine au lieu est saturée d'algues brun-vert ; en différents terrariums poussent des masses gélatineuses qu'un Bas-Citoyen écorche au couteau.

Je regarde l'ouvrier agricole sous le nez. Il a deux fois plus de rides que tous les Citoyens que je connais ; un grand nombre de cheveux blancs, aussi. Je ne sais pas dire « âge », mais je me débrouille auprès de Traïzie.

— Bien sûr qu'il est plus vieux que moi, c'est un Parent ! Bonjour Tomé, je te présente Marie l'étrangère !

Le Bas-Citoyen âgé prend mes deux mains entre les siennes et me demande comment se passe ma journée avec un accent encore pire que celui des Citoyens de mon âge. Ma réponse le fait rire :

l'horreur des accents va dans les deux sens. Il nous propose de le suivre et nous emmène dans un coin du service Alimentation où poussent des bonzaïs porteurs de deux ou trois fruits à taille normale chacun. Il cueille un abricot sur une étagère, une prune sur une autre, et nous les offre avec un air canaille. Traïzie pousse un cri de joie qui siérait mieux à une petite fille.

Je crois deviner la dynamique ; Tomé ici présent est sans doute un membre de la génération qui a élevé celle de Traïzie. S'il est un Parent, y a-t-il encore des Grands-Parents ? Qui décide de l'apparition de la génération ? Pour ce que je peux en deviner, tous les Citoyens ont le même âge : ils ont dû planifier leur coup.

J'espère pour lui que le futur est parvenu à perfectionner ces histoires d'utérus artificiel parce qu'il est hors de question que je m'épuise à sortir qui que ce soit du mien pour renouveler la population de cet enfer bureaucratique confiné.

Encore que, je dis ça mais si je n'étais pas planifiée pour cette génération alors je suis de trop dans la Société ; il est possible qu'on ne me permette pas de faire des enfants pour ne pas déranger plus encore le plan global. C'est un autre genre de tyrannie mais elle m'arrangerait davantage.

Tomé le Parent, à qui Traïzie a expliqué ma curiosité, me demande si j'avais son travail dans le passé dont je suis originaire ; je dois répondre que non, que je me demandais si la nourriture était produite dehors.

Et ce mot que je crois clair lui arrache un mi-cri mi-rire offensé. Mon amie lui confirme que je ne semble pas comprendre la notion.

— Oui, ben, niquez-vous, j'ai jamais été douée en langues étrangères et j'ai jamais rien demandé à Soshita.

C'est sorti presque entièrement en français, donc en face mes interlocuteurs n'en ont rien pané. L'agacement traverse la barrière du langage : le Bas-Citoyen pose ses mains sur mes épaules et essaie de les masser dans un geste apaisant.

— L'enfant qui ne sait pas parler peut être très intelligent et le parent peut l'oublier.

Proverbe ou réplique improvisée, la phrase me reconforte un peu. Nous saluons Tomé et retournons dans les quartiers de notre âge – je crois que ça, la signification derrière cette séparation des couloirs.

Traïzie me raccompagne jusqu'à ma porte. L'au-revoir n'a pas une pointe d'ambiguïté ; soit elle ne rêve plus de moi, soit retomber en enfance dans le quartier des séniors lui a inhibé toute velléité sexuelle.

On sonne peu après. Dans l'entrée, une Basse-Citoyenne, reconnaissable malgré l'inversion de mon mouvement de tête au moment de croiser son regard. Philanca.

Je devrais me sentir protégée du fait que la dernière personne à avoir essayé de me tuer a échoué grâce à un système automatique performant mais, comme c'était sur son ordre à elle, ça ne m'aide pas des masses.

Elle entre d'autorité dans mon appartement et y jette un long regard. Je croirais voir ma mère en pleine évaluation du rangement de ma chambre, toutes ces années auparavant. Le résultat est mitigé. Mon ex-patronne se tourne de nouveau vers moi.

— Écoute, je sais que tu te poses des questions, et je sais qu'il y a des gens qui font semblant de ne pas te comprendre pour ne pas te répondre. Moi, je te dirai tout.

— Pourquoi ?

— Parce que je te hais. Je ne peux pas te tuer mais, au moins, la vérité te fera souffrir.

Ça manque de cœur mais pas de logique. Je l'invite à s'asseoir ; elle refuse.

— Pas maintenant. Quand je serai à nouveau Haute-Citoyenne, après les trois prochaines rotations.

— Êtes-vous en train de me dire que vous ne pouvez pas me révéler ce que vous voulez me révéler tout de suite parce que vous êtes trop stupide pour ça ?

Elle me foudroie du regard.

— Pas stupide. Juste pas optimisée. Revoyons-nous à ce moment-là.

Elle s'en va.

Bon.

Elle a besoin de plus de temps pour trouver un moyen de me faire disparaître, je présume.

Ce qu'elle dit sur le fait qu'on fasse semblant de ne pas me comprendre pour ne pas me répondre a touché un nerf. C'est une pensée paranoïaque, écartée au nom du Raisonnable, mais elle est restée à la périphérie de mon cerveau, attendant des preuves pour réapparaître.

Soit Traïzie a la tête pleine d'air, soit elle me manipule. La deuxième option est plus flatteuse pour son intelligence, non ?

Il faut toujours que je m'entiche des pires femmes.

D'après le planning, une nuit passe et le matin vient. On me fait demander pour présentation devant un comité. Je m'habille et m'y rends en somnambule.

— Bénédikéta-Marie, la rotation arrive bientôt et vous n'avez pas de cycle attribué. Il faut que vous preniez une décision.

— Quelle décision ?

— Pour la prochaine période, serez-vous une Haute ou une Basse-Citoyenne ?

— Je m'attendais à ce qu'on décide à ma place.

— Bien sûr que non. Alors ?

Il n'y a peut-être pas de bonne réponse pour moi qui suis une étrangère, mais il y en a une très mauvaise. Je ne maîtrise pas encore les codes de la Société, hors de question que j'y prenne un poste à responsabilités. Nonobstant le grand inconnu de ce qui va arriver à ma cognition :

— Il vaut mieux que je devienne une Basse-Citoyenne.

Le soulagement est visible dans le comité. On me renvoie chez moi. L'interaction a été sans heurts, une vraie formalité ; c'est donc vrai qu'on préfère que je ne pose pas de questions.

Je suis si fatiguée que je reste au lit toute la journée.

Traïzie toque à ma porte comme une forcenée ; je lui ouvre et la trouve en costume de naissance, essoufflée.

— Marie, je me doutais que tu n'étais pas prête, la rotation va commencer !

Elle me déshabille et je suis trop surprise pour l'en empêcher. Puis elle part soulever mon lit – qui se soulève, première nouvelle – et révèle un large bassin. L'eau y monte seule depuis un robinet ouvert sans mon accord et s'interrompt assez loin du bord pour me laisser la place d'entrer.

— Est-ce que je peux rester avec toi ? me demande Traïzie. Je suis trop loin de chez moi.

J'accepte. Elle m'entraîne dans la baignoire. La Nuée se lève ; elle crée des irisations sur l'air nu, nous embrasse dans son étreinte. Traïzie et moi bâillons de concert.

Détendez-vous, Citoyenne. Ah, je vois qu'il s'agit de votre première rotation normale. Acceptez-vous une dose de relaxant supplémentaire ?

À peine le temps de formuler un « oui » en pensée que toute ma tension musculaire meurt. Je finis le corps immergé dans l'eau, le nez à peine au-dessus.

Vous allez passer de votre forme de Bonne-Citoyenne à votre forme de Basse-Citoyenne. À votre réveil, votre appartement aura été adapté. Vous recevrez demain votre nouvelle assignation d'emploi. Bonne nuit.

Je sens le travail de la Nuée sur mon corps – et je remarque que mon amie ne m'a pas menti, ça n'a rien de la torture de ma toute première fois. Parfois un bruit, une vibration, m'apprend qu'elle déplace des choses à droite-à-gauche, mais la douleur m'est épargnée.

En fin de compte, l'opération est plutôt berçante. Mes paupières tombent toutes seules : me voilà endormie.

Chapitre quatrième : Ode à la Basse-Citoyenneté. De la grandeur des bouches. Piscine.

Un genre de sixième sens. Différence de taille. Une bizarrerie ?

Au sortir de la baignoire où je me suis changée en Basse-Citoyenne, je me sens groggy, large, mais aussi *forte*. L'impression de pouvoir casser des murs avec ma tête. Me voilà travailleuse manuelle ; dans quelle branche, je n'en suis pas encore sûre. J'espère que ce sera quelque chose qui ressemble à mes vieux emplois pré-saut dans le futur.

— Tu es missionnée au Service Eau et Lumière, m'apprend Traïzie dans mon dos.

Je me retourne. Elle regarde quelque chose à côté de ma porte d'entrée, mais je n'ai pas le temps de m'intéresser à quoi parce que oh bordel Traïzie est gigantesque. Et fine. Et carrée d'épaules. Et douce de fesse. Et nue. Et je vais mourir.

Sauf que je ne décède pas et qu'en quelques instants, me voilà calmée. J'observe mon cerveau travailler sur lui-même. Effet secondaire de la Basse-Citoyenneté ? Sans doute, je n'ai pas la tête aussi froide dans mon état normal.

Traïzie me fait face et je m'efforce de ne pas la regarder dans la poitrine. Un peu rouge, elle va se recouvrir d'un de mes draps. Je lui prêterais bien des vêtements mais je soupçonne que ceux de mon placard ne sont pas conçus pour lui aller. Le silence devient source de gêne. Je tente un :

— Alors comme ça tu es Haute-Citoyenne, maintenant ?

Elle retrouve le sourire.

— Oui ! Je vais pouvoir mettre en place les idées que je veux. Comment te sens-tu, Basse-Citoyenne ?

Traïzie me jette un regard de haut en bas qui la fait ressembler à quelqu'un qui essaierait de me mater dans la splendeur de ma nudité.

C'est exactement ce qui est en train de se passer, suggère mon cerveau. Je choisis d'ignorer cette idée saugrenue.

Mon amie se noue un paréo dans mon drap, me salue et m'annonce qu'elle doit rentrer chez elle se préparer à la nouvelle période. Je la laisse partir.

La chose à côté de ma porte, donc ! Il s'agit d'un écran encastré au mur, dévoilé par le coulissement d'un panneau indiscernable du reste que Traïzie m'a ouvert. On m'a déjà parlé de boîte à messages, non ? Ce doit être la mienne, puisque l'écran affiche une interface qui a tout copié aux vieux clients mail, empilement de rectangles qui me disent quand le message est arrivé, qui me l'a envoyé, et ses premières phrases.

« Votre nouvelle assignation est le Service Eau et Lumière, au grade d'apprentie. Le Bas-Citoyen Mérisha sera votre instructeur. Compte tenu de votre situation d'étrangère, il viendra vous chercher à votre domicile pour vous conduire aux bureaux du Service Eau et Lumière. »

Merci, mystérieux inconnu qui a remonté aux pontes que je n'arrête pas de me perdre dans la Société.

Eau et Lumière ? Est-ce qu'on ne serait pas en train de parler de l'électricité et de la plomberie ?

Si c'est ça, je suis chanceuse : les plombiers existent depuis le néolithique, les électriciens depuis un peu plus tard que ça, ce sont bien sûr des métiers très techniques mais j'ai des bases datant du 21^{ème} siècle qui devraient me mettre en route. Mieux que quand on a essayé de me faire programmer la Nuée, en tout cas.

Je fais mon ménage. La baignoire à rotation s'est vidée ; mon lit se replace par-dessus sans une hésitation. Les habits dans mon placard ont bien été modifiés pour ma nouvelle corpulence, ceux que j'ai laissés tomber par terre avec moins de succès. Vu les plis, je dirais que la Nuée n'a pas réussi à bien définir leur forme et à les retailler. Je les remets sur cintre, ils seront peut-être corrigés à la prochaine rotation. Qu'enfiler ? Je tente un combo tunique-pantalon-tablier : je risque de me salir.

En passant, je n'ai jamais lavé mon linge. Y a-t-il un service Lingerie qui l'a fait sans que je m'en rende compte ? Ou la Nuée s'en charge-t-elle ? Ou un système automatique dans mon placard ? Les trois sont possibles.

Ou pire : j'étais censée prendre soin de mes vêtements moi-même et mon odorat s'est anesthésié à force de porter du linge qui pue.

Non, sans doute pas. Traïzie aurait fait la remarque.

L'horloge sonne le début de la période de travail. Déjà ? Soit le temps file, soit les contraintes de la productivité dans cet endroit sont absurdes. Eh, pourquoi pas les deux. On sonne à ma porte.

— Mérisha, je suppose ? demandé-je au nouvel arrivant.

Il me sourit avec tellement de dent qu'on devine la gencive. Sa main vient s'abattre en coupe sur mon épaule.

— Bénédikéta-Marie ! Citoyenne des Temps Passés sauvée d'un destin terrifiant ! Je suis heureux de te rencontrer. Sois la bienvenue dans la plus belle des castes, le plus beau des Services, et la plus belle des instructions fournie par le plus beau des instructeurs.

D'accord : cet homme candidate en même temps aux postes de Meilleur Ami et de Pire Collègue et les prochaines minutes vont déterminer quel job je lui donne. Faute d'une meilleure idée, je le copie : ma main sur son épaule. Nous gardons la pose une bonne demi-douzaine de secondes. Il lâche un soupir tragique.

— Je ne te plais pas. J'aurais dû m'en douter. Dans ma bêtise de Haut-Citoyen, j'avais imaginé que, peut-être, j'aurais l'honneur de plaire à la mystérieuse Citoyenne venue du fond du temps. Tu comprends pourquoi je préfère la Basse-Caste : moins d'idées stupides. C'est parti !

Il se retourne et s'en va. Je ferme ma porte à la volée et le rattrape à marche forcée. Je l'interroge :

— Comment ça, tu ne me plais pas ?

— C'est évident, je ne te donne pas envie de coucher avec moi.

— Ça oui, mais comment tu le *sais* ?

Mérisha s'arrête net. Les mots mettent un peu de temps à s'organiser pour jaillir de sa grande bouche :

— Tu te rendras vite compte que nous, Bas-Citoyens, avons un accès privilégié aux vérités de

nos corps. Nous ne pouvons pas nous mentir à nous-mêmes. Un Haut-Citoyen peut oublier de manger, de boire, de pisser, oublier jusqu'à son nom dans le travail intellectuel ; ça nous est impossible. Ne pouvant continuer à vivre dans mes rêves, il me crève les yeux que ni ta peau ni tes boyaux ne veulent de ma compagnie.

Les Bas-Citoyens ont un détecteur d'attrance ? Les Bas-Citoyens ont un détecteur de *consentement* ? Ce doit être la raison pour laquelle seule la Basse-Caste s'occupe du service du Sexe. Enfin, c'est la version gentille de l'explication, l'autre étant que cette civilisation a hérité de la nôtre où nous n'avons jamais réussi à nous débarrasser de l'idée que le travail du sexe dégrade la qualité de l'individu et doit donc être effectué par des personnes marginalisées – ce qui a pour effet secondaire intéressant de renforcer le sentiment de supériorité des autres.

Quelques couloirs et une porte à double battant plus tard, nous voilà au service Eau et Lumière. Je reconnais certains des outils accrochés à la taille et aux cuisses des ouvriers sur un harnais du plus pur style *industrial butch*. Me pousse au cœur un petit pic de nostalgie pour les astromines. Tout petit : il ne faut pas déconner non plus, le capitalisme effréné dans l'espace restait une machine à broyer les travailleurs.

Mérisha me guide pour un premier tour du service : des salles de réunion dont je me demande ce qu'on peut bien y faire, la réserve d'outils, une cantine – tiens, ici on ne mange pas à son bureau comme aux Instructions de la Nuée –, des ateliers pleins de matériel, le bureau du patron, le vaste dock de recharge des talkie-walkies... Ah, la technologie bâtarde de la Société.

Parlons du patron, un Bon-Citoyen à l'air perpétuellement au bord de la crise de nerfs répondant au nom de Qilipé. Il m'accorde à peine cinq secondes de traitement spécial avant de rebalancer toute ma responsabilité sur Mérisha. Les tickets lui arrivent sur un de ces gros moniteurs en forme de cube ; il semble qu'il y fasse le tri entre un travail gérable par la Nuée, à fourguer au service des Instructions, et un travail complexe à laisser entre des mains citoyennes.

Qilipé passe un ticket à Mérisha et celui-ci m'embarque gérer une fuite d'eau chez les Citoyens Parents. Cinq d'entre eux se sont construit une *piscine* – en citoyen, littéralement : grande baignoire – dans le but de, je cite, « rigoler un peu ». Mon mentor leur fait la morale tandis que je resserre le joint du raccord pas du tout autorisé qu'ils ont posé sur le tuyau qui traverse leur espace récréatif. Mon oreille tombe en alerte sur un :

— ... évidemment que vous vous en fichez, vous allez bientôt mourir, vous ! Mais nous, et nos enfants, et les enfants de nos enfants, on en aura besoin, de cette eau !

Ce sont des propos à déclencher une guerre, mais les Parents se marrent :

— Vous ferez comme on a fait, vous en volerez plus à Robert !

— Son-nom-est-abominable, rétorque Mérisha d'une traite.

Il sursaute et me jette un regard. Je le lui rends. Comme j'ai arrêté la fuite et que la Nuée attend notre autorisation pour éponger l'eau répandue, il me propose de repartir du bout des lèvres.

Mon instructeur reste muet sur le trajet de retour au service Eau et Lumière, et moi je repense à Philanca. Est-ce que j'ai vraiment besoin de pactiser avec la femme qui a essayé de me tuer si je peux avoir toutes les réponses que je veux rien qu'en faisant ami-ami avec cette grande bouche ?

Je passe la deuxième période à l'atelier à réapprendre l'électricité. Je n'arrive pas à reconnaître le

type de diodes électroluminescentes ; ce sont peut-être des OLEDs, des PLEDs, des PHOLEDs ou une autre technologie encore. Heureusement, ça n'a pas d'incidence sur leur branchement. Mérisha me voit craindre le coup de jus ; il se dit qu'un point sécurité ne me ferait pas de mal et me demande ce que je dois faire en cas d'incendie. J'hésite, et il répond : « Partir. »

— La Nuée se charge des feux ?

La Nuée se charge des feux. Encore un de ces automatismes programmés. J'en déduis que la notion de flamme récréative n'existe pas ici. Entre ça et l'absence d'accès à l'extérieur, je peux oublier toute velléité de faire de la poterie.

Qilipé nous surprend de sa visite. J'aurais pourtant cru qu'il n'avait ni le temps ni l'envie de s'intéresser à moi. Mon intuition se confirme : il taille le bout de gras avec Mérisha et ne m'accorde pas la moindre attention. Mon instructeur entretient la conversation avec ce torrent de mots qui est sa spécialité, et...

Et...

Je sens quelque chose. Entre les deux. Une proximité, une prolongation du regard. Le patron se mordille la lèvre inférieure en hochant la tête de haut en bas en réponse à une réplique de Mérisha qui ne méritait pas tant d'enthousiasme. Ce dernier trouve un prétexte fallacieux pour replacer une mèche de cheveux de Qilipé derrière son oreille et sa main s'attarde sur sa joue.

Ils veulent niquer.

J'ai retrouvé mon peuple. Enfin, le peuple cousin de mon peuple. C'est pareil.

Qilipé entend la sonnerie de la période et quitte la pièce en hurlant. Mérisha lui crie un affectueux message de réassurance vis-à-vis de son retard. Je coupe le générateur de mon circuit, parce qu'il faut qu'on parle.

— Dis donc, plus beau des instructeurs, notre patron a l'air d'un très bon ami à toi !

Mérisha rougit. Je renchéris :

— Pourquoi rêvais-tu de me rencontrer quand tu avais Qilipé ?

— Qilipé n'est pas une Citoyenne.

Le même mur culturel, la même norme stupide. Heureusement, je me suis réveillée avec le pouvoir de casser des murs à coups de tête.

— Est-ce que ça t'intéresserait que je te raconte une histoire du passé, Mérisha ?

Son regard s'arrondit, son expression se fait attentive. Je ne peux prendre ça que pour un oui.

— Est-ce qu'il existe une raison officielle pour laquelle les Citoyennes sont plus petites que les Citoyens, dis-moi ?

Mérisha bredouille que c'est comme ça et qu'il n'est pas sûr de pourquoi mais que c'est parfois pratique pour déterminer si quelqu'un est une Citoyenne ou un Citoyen. Face à tant de flou, je me sens le champ libre, et je lui raconte.

Je lui raconte le temps où les nouvelles générations sortaient des Citoyennes et où les Citoyens n'étaient pas très sûrs de leur contribution au résultat. Peut-être qu'ils avaient fini par remarquer quelque chose, ou alors qu'ils avaient été pris de jalousie face à ce pouvoir féminin. Toujours est-il

que les Citoyens décidèrent un jour que les Citoyennes valaient moins qu'eux, méritaient moins qu'eux. Moins de nourriture, moins de repos, moins d'amour. Et tous ces besoins vitaux niés ratatinèrent les Citoyennes.

Parce que les Citoyennes étaient des Citoyens de seconde zone, et qu'en même temps elles étaient ce réceptacle dans lequel un Citoyen devait s'adonner au sexe, la notion de sexe elle-même devint sale, honteuse ; quand du sexe se produisait, un Citoyen volait quelque chose à une Citoyenne. La Citoyenne en sortait diminuée, le Citoyen grandi.

En conséquence, deux Citoyens ne pouvaient plus faire de sexe ensemble. Comment cela aurait-il marché ? Les deux ne pouvaient pas gagner dans l'échange. L'un d'eux perdrait quelque chose, et perdre quelque chose c'était devenir une Citoyenne, cet être méprisable.

Serait-ce toujours le cas dans la Société ? Les Citoyennes sont-elles inférieures aux Citoyens ?

— Non, pas du tout. Je ne savais pas que les choses étaient comme ça de ton temps.

Le sexe consiste-t-il pour un Citoyen à voler quelque chose à une Citoyenne ?

— Non, mais *non* ! Je ne vois même pas ce qu'on peut voler, du plaisir ? C'est abominable, tout le monde doit prendre du plaisir. À quoi d'autre d'autre servirait le sexe ?

Coucher avec un autre Citoyen est-il interdit parce que ce serait le transformer en sous-Citoyen, à défaut d'une Citoyenne ?

— ...

J'ai cassé Mérisha. Son regard s'est vidé. Pas si en phase avec leur nature, les Bas-Citoyens, si celui-là s'avère capable de résister à ma rhétorique. Même si je reconnais que ce résumé des rapports homme-femme dans les sociétés occidentales tient plus du conte de fées que de l'analyse sociologique, il devrait mouliner assez fort mon instructeur pour lui faire apparaître l'évidence de sa bisexualité.

Normalement, ici, je joue en mode facile : s'il aime les femmes, Mérisha sait déjà ce que c'est que de désirer quelqu'un ; s'il est si fort que ça pour renoncer à ses illusions, il va bien voir la même chose que j'ai vue.

Il tire une chaise et s'assoit. Tête vers le sol. Visage entre les mains. Grande respiration. Regard interrogateur vers moi.

— Comment est-ce que tu sais quelque chose de si simple, de si facile, et comment est-ce que toute la Société l'ignore ?

— Je ne suis pas sûre. Peut-être que la Société a été fondée par des Citoyennes qui pensaient la même chose que l'histoire que je t'ai racontée. La Société n'existait pas à mon époque.

Mérisha songe encore. Son talkie s'allume de la voix de Qilépe : un logement plongé dans l'obscurité. Ça va nous faire travailler jusqu'après la fin de la période ; acceptons-nous quand même la mission ?

— On y va, répond mon mentor. Et, patron ? Que fais-tu ce soir ?

Qilépe bredouille son absence de programme.

— Je veux te voir et te parler. Chez toi ou chez moi ?

Un silence. Puis : « Chez moi. » La conversation prend fin. Mérisha m'annonce qu'il ne pourra pas m'instruire parce que ses idées sont ailleurs et me propose de me ramener chez moi sur son trajet. Je le remercie, nous partons.

Je n'ai pas remis à sa place le panneau de ma boîte à messages. À peine entrée m'attaque un billet de Traïzie, qui veut tout savoir de ma première journée. Je lui réponds que je passerai chez elle lui raconter mes aventures en détail, j'attrape mon repas livré par le service Restauration puis je me mets en route.

L'heure est grave et j'en tremble.

Parce que je vais découvrir si je me suis bercée d'illusions. S'il y a bien quelque chose de sapphique dans l'affection de Traïzie pour moi. S'il me reste une chance, dans ce monde étranger, de refaire ma vie accompagnée. Un but dérisoire quand j'étais persuadée de la nature totalitaire de la Société il n'y a pas si longtemps, mais le cœur veut ce que le cœur veut. Et le clitoris, n'en parlons pas.

Traïzie a entrouvert sa porte et l'ouvre en grand dès qu'elle me voit arriver. J'essaie de la regarder de cette œil stupide qui se contente de voir et n'interprète pas. *Elle est heureuse de ma venue.* Nous entrons. *Son bonheur ne fléchit pas.* Je pose mon plateau-repas sur la table de la cuisine, à côté du sien, à la recherche d'un plan.

Je ne dis rien, y a-t-il quelque chose qui ne va pas ? Une pointe d'inquiétude, qui embraye sur le déchaînement de son imagination : j'entends presque le cerveau de Traïzie fumer, à calculer tous les tracassés possibles qui expliqueraient mon mutisme. Ah, la paranoïa, triste fardeau des Hauts-Citoyens. Je lui souris, la prends dans mes bras et la serre fort, ce qui, différence de taille oblige, me plonge la tête dans ses seins. J'y frotte ma joue, en toute amitié, puis je regarde le résultat.

Qu'il s'en passe, des choses, sur ce visage ! Son expression est surprise, mais pas de la mauvaise surprise, plutôt celle de la réalisation d'un espoir qu'elle ne se savait pas entretenir. M'étant réveillée avec la force de soulever le monde, je la fais décoller du sol, ce qui la fait pousser des petits cris aigus. Ses fesses que je frôle ? Une coïncidence. Et je regarde le résultat.

Nous sommes dans le gris, dans la pénombre, dans le flou, et une part d'elle veut crier la vérité, et l'autre nie, mais je crois que ça y est, j'ai ma preuve, je l'ai vue dans ses gestes, dans le tremblement de ses bras autour de mon cou, dans l'odeur humide qui perce de sous sa robe, dans sa respiration haletante qui ne lui permet plus de fermer la bouche. Cette preuve me rend puissante et, en même temps, me pétrit de pitié.

Ma chérie ne comprend pas ce qui lui arrive. On a nié son désir, volé son plaisir, gâché des années de sa vie à lui faire essayer encore et encore l'amour des hommes. Ce temps est révolu.

Je redonne sa liberté à Traïzie en la plaçant, assise, sur la table ; ça la fait rire. Elle reprend contenance, croise ses jambes, tape une pose digne d'une pin-up. Tout en appréciant la vue, j'enlève mon tablier puis ma tunique. Le résultat : Traïzie perd de nouveau son sang-froid. J'attends un peu qu'elle reprenne son calme. Il s'avère que je risque d'attendre longtemps.

— Traïzie ? Ma belle amie. Parle-moi.

Elle tremble si fort qu'au moment d'ouvrir la bouche, j'entends ses dents qui claquent. Ma pauvre, pauvre chérie.

— Parle-moi avec tes mains, alors.

Elle attrape les miennes et me guide, d'abord hésitante, puis plus du tout. Et moi, je la soulage, enfin, de sa bizarrerie.

Chapitre cinquième : Un enchaînement de consonnes. Je vous ennuie ? Merci pour la traduction. Hypothèses. Un diner entre couples. Humain ?

Durant toute ma période de Basse-Citoyenne, la vie est *douce*. Vraiment. Rien à déclarer. Tout roule.

Plus souvent que jamais, je me réveille la tête sur l'épaule de Traïzie ou la sienne sur la mienne, chez l'une ou chez l'autre. Elle me murmure des douceurs à l'oreille autant pour me complimenter que pour expérimenter ce que ça lui fait de m'aimer de cette manière. Un matin, elle laisse même tomber le Marie et tente un :

— Bénédikéta...

Je hausse un sourcil.

— C'est ton vrai nom, c'est ça ? Ma Bénédikéta.

Il y a quelque chose de mignon dans la démarche, mais d'insatisfaisant. Je la corrige :

— *Bénédicte*.

— Bénédikeuteu.

— *Cte*.

— Ke-te...

Le son de sa propre voix l'amuse. Elle répète :

— Ke-te, ke-te, ke-te, ke-te...

Et, inspirée par le bruit, Traïzie m'apprend que la Société connaît encore mes pires ennemies : les chatouilles.

Je ne supporte pas les chatouilles. Ma peau trop sensible et mes nerfs aux aguets se font une joie de me relayer l'agression. Une caresse un peu maladroite suffit à déclencher mon tourment. Par malheur pour moi, après tout ce que la Société a transformé dans ma chair, il s'avère que mon incapacité à résister aux guilis reste une composante primaire de mon organisme.

Quoi ? Je vous ennuie ? Moi, on me dit de raconter, je raconte. Évidemment, il y a moins à raconter quand tout va bien.

Le même soir où j'emballe Traïzie, Mérisha et Qilépé se trouvent. De ce que j'en sais, ils sont toujours ensemble. Je ne fais rien exploser au travail, ni Eau ni Lumière, et mes rapports de performance se révèlent plus doux qu'aux Instructions de la Nuée. Beaucoup trop vite, ma vie de Basse-Citoyenne s'achève et celle de Haute-Citoyenne commence.

Ma petite amie et moi ne partagerons pas la même baignoire, cette fois-ci : Traïzie craint de ne pas pouvoir retenir ses pulsions et nous ne sommes pas certaines de vouloir niquer en présence de la Nuée. Le sexe squatte un peu trop les pensées de mon amante à mon goût ces temps-ci, surtout que son inexpérience frustrerait la gouine la plus patiente, mais je lui pardonne l'exubérance : elle a des années d'orgasmes à rattraper.

J'ai voulu lui parler de ce que ça signifierait pour notre relation, qu'elle soit désormais Basse-

Citoyenne et moi Haute-Citoyenne, mais elle n'a pas paru comprendre mon appréhension. Depuis sa naissance, elle est habituée à connaître les gens dans leurs trois castes, sous trois apparences ; elle ne voit pas pourquoi nous serions moins attirées l'une par l'autre après la rotation. Elle est même excitée du renversement de notre différence de taille. D'un autre côté, je dois reconnaître que sa transformation de Bonne-Citoyenne en Haute-Citoyenne n'a pas changé grand-chose à mes propres sentiments.

Tous mes habits sur cintre, en position dans la baignoire, je m'ennuie quand vient soudain l'heure attendue.

Bonjour, Bénédicte Marie. Ça faisait longtemps ! Ravi de voir que vous vous intégrez.

Attendez une minute, ce n'est pas le même message qu'à ma première rotation. Je croyais la Nuée moins adaptable que ça.

Oh, Citoyenne, n'entrons pas dans le débat de ce qui est de l'intelligence artificielle ou pas. Je possède une grande quantité de messages automatiques. En revanche, je ne sais pas si je dois m'inquiéter que vous n'ayez pas encore remarqué qu'on vous les a traduits en français.

Je vous l'accorde, vous vous en seriez aperçu plus tôt si j'avais raconté mon histoire autrement, mais vous ne parlez pas citoyen alors il faut bien que je m'adapte.

Je m'endors, je me réveille, je sors de la baignoire, je m'effondre. La Haute-Citoyenneté m'a été livrée avec un sévère cas d'hypotension orthostatique.

Tout va bien, j'en ai pour une minute.

La Nuée pratique encore plus de bidouilles sur mon corps. Je me relève. Il n'y a pas de miroir de plein pied dans mon appartement – ni nulle part ailleurs dans la Société –, rien qu'un petit ovale dans ma salle de bain. J'essaie de m'y mater. Je n'ai jamais été aussi grande, ni aussi mince, bref je n'ai jamais autant ressemblé à ce canon de beauté réactionnaire de mon époque qu'est le mannequin pour lingerie ; je ne suis pas sûre de savoir quoi en penser.

Mon esprit part en réflexion. Je ne saurais pas récapituler dans quelles directions il s'est aventuré, il aurait fallu que je prenne des notes au fur et à mesure, ce à quoi je n'ai pensé que plus tard. À un moment je décide que je n'ai pas réellement envie de m'attarder sur le sujet et j'essaie d'organiser mes pensées à grands coups de massage de tempes.

Effet secondaire de la Haute-Citoyenneté ? Je ne me sens pas vraiment plus intelligente, tout comme je ne me suis pas sentie plus con comme Basse-Citoyenne ; je ne suis pas certaine de ce qui se passe.

Ma boîte à messages ! J'ai dû recevoir mon affectation. J'y cours en longues enjambées graciles dont je ne sais toujours pas quoi penser.

« Vous n'avez pas d'assignation pour cette rotation. Puisqu'il ne s'agit pas d'un refus de travail de votre part, vous ne subirez aucune sanction. »

Ce doit être...

1. Une erreur. Le système m'a oubliée, glitch que je suis dans sa programmation des naissances.
2. Un aménagement. Le système a trouvé un besoin de bras supplémentaires dans la Bonne et

la Basse Caste mais n'a pas réussi à me dégouter une occupation utile dans la Haute.

3. Une punition. J'ai commis quelque chose qu'il ne fallait pas et qui n'est pas assez illégal pour mériter un procès – ou alors si tabou que je dois être sanctionnée en catimini.
4. Un test. Je dois deviner moi-même mon affectation et ainsi prouver que j'en suis digne.
5. Un sabotage. Philanca fait encore des siennes et m'attaque cette fois-ci en me privant d'activité.

Je décide que la meilleure façon de découvrir ce qui se passe est encore de demander des précisions – quitte à être ignorée, ce serait toujours un indice – ce à quoi je m'attelle. Je pèse chaque mot dans ma réponse, puise dans ma mémoire le vocabulaire citoyen qui, je crois, décrira le mieux mon problème et claqué le plus fort. Une heure plus tard, satisfaite de mon œuvre, je l'envoie.

« Merci de ne pas répondre aux messages automatiques ; votre demande ne sera pas traitée. »

Mon moral, remonté par mon impression de gérer adéquatement la situation, dégringole. Un moment de black-out ; je me réveille par terre. Il semblerait que, pour la première fois depuis la fin de mon adolescence, je vienne de claquer un bon vieux malaise vagal. Qui aurait cru que la Haute-Citoyenneté rendait aussi fragile ?

Je me relève, m'assois, bois de l'eau. Mes entrailles hésitent entre se nouer de peur ou de honte. Peur : de Philanca, de l'avenir, de l'inconnu. Honte : d'être inutile, d'être souffrante, d'être impuissante. Dommage que la Société ne connaisse pas la coutume d'aromatiser de l'eau chaude ; je me serais bien enfilé un café, un thé, une camomille, n'importe quoi qui me fluidifie l'intérieur du bide.

Ma porte est ouverte par quelqu'un du Service de l'Hygiène. Traïzie entre et affiche sur son visage une surprise ravie. Petite et voluptueuse, survêtue d'un tablier pour son emploi de femme de ménage, mon amante éveille encore en moi les mêmes désirs de lui faire l'amour jusqu'à tomber dans les pommes ; si on m'avait dit de mon temps que je m'avérerais aussi peu superficielle avec les femmes du futur, je ne l'aurais jamais cru.

— Tu es chez toi à cette heure-ci ?

Elle passe ses bras autour de mes épaules dans un élan d'affection. Mes doigts s'entremêlent aux siens et les écrasent dans un élan d'affliction. Je lui révèle la cause de mon état :

— Je n'ai pas de travail !

Traïzie vérifie ma boîte à messages et me le confirme sur un ton moins alarmant. Je panique :

— Est-ce que c'est une erreur ?

— Si c'en est une elle est de leur côté, pas du tien, tu n'as rien à te reprocher.

— Ou un sabotage ? Philanca...

— Même chose : ce ne serait pas de ta faute.

— C'est peut-être un test...

— Non. Ce serait un test idiot : il n'y a pas d'indice dans le message. Tu es en vacances.

Comme je ne me calme pas, elle revient me voir et peigne mes cheveux de ses mains. Une idée

lui prend : je la vois fleurir sur son visage en un petit sourire.

— Tu as besoin de te détendre. Invitons des amis à dîner. Chez Mérisha, dès le début du repos ?

J'accepte. Une fois réinventée la notion de couple, la faute à un Service du Sexe qui n'a pas encore reçu le mémo (« *Nous sommes extrêmement gays : merci de modifier vos prestations en conséquence. Cordialement, les gays* »), celle de repas entre couples est vite apparue à Traïzie.

Actuellement, il n'y a que moi qui suis Haute-Citoyenne ; Qilépé et ma copine sont de la Basse-Caste, Mérisha a rejoint la Bonne. Raison pour laquelle nous squatterons son appartement : les meubles sont certes optimisés pour lui mais encore navigables pour nous. À la rotation d'avant, vivre chez la Haute-Citoyenne Traïzie m'était aussi inconfortable qu'il le lui était de vivre chez la Basse-Citoyenne Marie.

Ça règle le problème immédiat de remonter mon moral, mais...

— Qu'est-ce que je vais faire de toute cette rotation ?

Traïzie me renvoie un regard désolé, puis formule sa réponse :

— C'est l'occasion de découvrir de nouvelles choses. Ou des choses pas nouvelles du tout que tu devrais déjà savoir. Je dois travailler.

Je quitte la pièce pour la laisser tranquille. Dans la catégorie des choses que je devrais déjà savoir, il y a « retrouver mon chemin dans la Société ». Heureusement que je sais à peu près où vit Mérisha.

Après en avoir fini avec mon appartement, je ne sais pas quand, Traïzie trouve le temps de me faire livrer des magazines : un sur l'Alimentation, un sur la Restauration, un sur l'Eau et la Lumière, un sur les Instructions de la Nuée. Un petit mélange d'utilité et de ce qu'elle croit avoir deviné de mes goûts.

Les feuilletant, j'apprends plusieurs choses :

1. Il n'y a pas d'importations de nourriture dans la Société, tout est produit sur place ; il n'y a pas d'importations d'eau ou de minéraux dans la Société, tout est recyclé.
2. Un débat fait rage pour savoir si, quand un Citoyen se révèle avoir une allergie alimentaire, on doit bannir l'aliment pour simplifier le travail du Service de Restauration ou prévoir des repas spéciaux pour le Citoyen concerné.
3. La piscine clandestine des petits vieux a attiré l'attention et on se demande désormais si ce sont des installations à prévoir pour tous.
4. Je peux littéralement demander à la Nuée de me créer une rame de papier vierge au lieu de recycler des emballages de plateau-repas.
5. Il existe un Service des Magazines qui publie un magazine par rotation pour chaque Service, en s'efforçant d'écrire des articles sur des sujets qui ont fait l'actualité ou de nouvelles découvertes.

Comme quoi, il me suffisait d'ouvrir le journal. Je me commande, via ma boîte à messages, une station de travail portative qui m'est livrée peu de temps après. Puis je m'efforce de surmonter mon appréhension de ce travail qui m'a valu une tentative d'assassinat et j'ouvre un programme pour transmettre des instructions à la Nuée.

Mon premier essai échoue : j'obtiens une brique de papier de la taille d'une pile de cinq cents feuilles solidaires les unes des autres. Le processus restait impressionnant à regarder. La Nuée s'est levée au-dessus de la table de ma cuisine et, trop subtilement pour l'œil humain, particule par particule, elle m'a fabriqué ce que je lui ai demandé.

C'est à ce moment-là que la réalisation me frappe que la Nuée doit être un de ces fameux nuages de nanomachines avec lesquels on nous rebattait les oreilles de mon temps. En 2025, 2050, 2075, la même rengaine : « On arrivera à les concevoir d'ici vingt-cinq ans ». Il faut croire que « on » a finalement réussi. Mais elle a l'apparence d'un nuage de poussière et je la distingue...

Le temps de retrouver de mémoire comment fonctionne un microscope optique (remercions le livre de vulgarisation scientifique pour enfants « *Tout-Petit regarde le tout-petit* » parcouru du temps où je squattais la médiathèque de mon quartier), j'en fais fabriquer un à la Nuée puis je lui demande de m'envoyer un peu d'elle-même sous la lentille ; je l'accompagne d'un de mes cheveux pour l'échelle.

Une unité de Nuée, c'est un genre de machine minuscule qui mesure environ l'épaisseur d'un cheveu. J'arrive à distinguer différents types de grains, l'un sphérique, l'autre cubique, celui-là un rhomboïde. Or, si j'arrive à les voir au microscope, ce ne sont pas des nanomachines : ce sont des *micromachines*. Assez de chipotage : j'ai enfin vu ce qui sous-tend l'économie et le système de castes, ce qui recycle les déchets en matériaux et fait rotationner les Citoyens. Je ne sais toujours pas pourquoi la Société se coupe du monde, mais je sais comment elle parvient à subsister. C'est... un progrès ? Appelons ça un progrès.

Toutes ces expérimentations me consomment la période travaillée. La sonnerie du repos me prend par surprise ; j'abandonne tout sur place, sauf mon plateau-repas, et je file chez Mérisha.

Qilépe m'ouvre avec un sourire vague. Quand je m'enquière de son état – j'espère de tout cœur que la Basse-Caste lui permet de surmonter son problème de stress chronique – il me confirme que le nœud d'angoisse dans sa tête se dénoue petit à petit. Puis cette grande gueule de Mérisha me saute dans les bras et me fait tourner sur moi-même afin de lui laisser admirer ma Haute-Citoyenneté, et j'éclate de rire parce que la réalisation m'a frappé que j'ai, enfin, des amis.

Des amis qui ont, l'un envers l'autre, une connivence amoureuse qu'on ne rencontrait à mon époque que dans certains coins du Marais. Ce qui me fait très plaisir pour eux mais m'interroge sur la réception publique de notre petit complot gay et lesbien. Traïzie affirme :

— L'idée circule. J'ai été discrète. Une fois leur réflexion faite, ça paraîtra logique à celles qui ressentent les mêmes choses que nous qu'elles leur sont naturelles et devraient être traitées comme telles ; j'ai confiance en toutes les Citoyennes pour accepter le bonheur des autres.

C'est naïf et ça me laisse un sale goût d'appréhension en bouche. Mais c'est leur Société, pas la mienne : si aucun de nous ne peut prédire toutes les réactions, Mérisha, Qilépe et Traïzie ont quand même moins de chance de se tromper que moi.

Nous passons à table. Au menu de ce soir : de la gelée couleur safran, un bloc de protéines reconstituées goût poulet approximatif, des petits pois, des carottes minuscules, et un kiwi. J'admire l'hydroponie des citoyens : du temps où j'avais essayé d'en planter, mes actinidias m'avaient crevé entre les doigts.

Je ne sais pas trop quelle conversation faire, alors je lance une question qui m'est passée par la

tête dans la journée :

— Est-ce qu'il y a des livres d'histoires pour les Citoyennes, plutôt que pour les Petites-Citoyennes ?

Avec une formulation pareille, vous vous doutez que je ne connais pas le mot citoyen pour « roman ». Le temps de réexpliquer ce que je veux dire – par exemple, comme « *Bobi et Bibo se disputent et mettent en danger l'harmonie de leur groupe éducatif puis vont voir un Citoyen-parent qui leur apprend à régler leurs conflits de façon constructive* », mais pour adulte – et Traïzie éclate de rire.

— Non.

La sentence est aussi amusée que définitive. Je retourne à mon assiette. Ma grande gueule préférée s'éclaircit la gorge :

— Il y a bien un livre, mais il est interdit...

Mérisha hésite puis, devant la voracité de mon regard, poursuit :

— Son titre est « *Je casse la figure à son-nom-est-abominable* ».

— Mérisha.

— Je l'ai eu entre les mains plus jeune, il met de bonne humeur le temps de le lire mais quand tu le refermes et que tu te rends compte que ça ne peut pas arriver, ça déprime...

— Mérisha, non.

À la deuxième interruption, mon ami prend enfin conscience que ma petite copine lui interdit de continuer sur ce sujet. C'est bien, je ne me sens pas manipulée. Je relance :

— Pourquoi, « non » ? Qu'est-ce que c'est que ce « non » ?

— Marie, n'insiste pas.

Cet ordre a des accents trop familiers pour que j'y obtempère.

— « N'insiste pas » ? Qu'est-ce que je dois comprendre ? Que non seulement tu me caches des choses, mais qu'en plus je n'ai pas le droit de faire une remarque ? Mérisha, cette histoire de livre m'intéresse.

Mon ami s'est mué en un tas de gêne ; Qilépe, lui, cultive son ulcère en silence, le visage blême. Pas de soutien à rechercher de leur côté. Cela dit, je suis censée appartenir à la Haute-Caste, celle qui donne des ordres et qui a l'avantage intellectuel ; si ça pouvait me servir à quelque chose dans cette dispute...

Traïzie ne se démonte pas :

— Oui, je te préserve, et oui, c'est désagréable que tu le prennes aussi mal et que tu t'énerves contre moi.

— De quoi veux-tu me préserver ? De comprendre quelque chose à ta Société, qui m'est étrangère, dont je n'ai même pas le droit de partir ?

— De vivre dans la peur de l'abominable !

La colère a assombri son teint, l'effort que je lui ai fait subir l'a essoufflée. Ces signes seraient faciles à confondre avec autre chose, hors contexte. Elle se réfugie dans le mutisme. J'attends de voir ; la tension ne descend pas, et plus personne ne parle. Je me lève de table.

— Merci Qilébé, merci Mérisha, j'ai passé un bon moment en votre compagnie.

Ma tentative de politesse doit passer pour du sarcasme, hélas, vu comme mon ton est faux. Je rentre chez moi à marche forcée. Le temps d'arriver, mes jambes sont coupées et des taches noires me bloquent la vue. Je me laisse tomber sur mon lit et je laisse mon corps s'évanouir, puisqu'il n'est bon qu'à ça.

Les rêves me laissent en paix, du temps où j'étais Basse-Citoyenne ; ma première nuit dans la Haute-Caste, les cauchemars décident de rattraper leur retard.

Traïzie me crie dessus et se change en Mathilde qui me poignarde et se change en Philanca qui me dit qu'elle me hait et se change en Maman qui me contemple de son regard lourd d'émotions ambiguës et se change en Lydia qui me supplie de ne pas repartir en mission. J'ai à peine le temps de répliquer à chacune des transformations, mais celle de ma fille se prolonge alors je balbutie que je ne peux pas rester, que ce n'est pas contre elle mais que je n'ai jamais voulu d'elle, jamais voulu la faire souffrir, jamais voulu que mes ovocytes congelés soient utilisés pour la concevoir et je ne sais pas comment Mathilde a fait pour contourner les barrières légales en place, que je ne la mérite pas et qu'elle mérite tellement mieux, que je ne suis qu'une saloparde qui a tout plaqué pour l'espoir de reprendre le contrôle sur sa vie et que Lydia est devenue malgré elle le symbole que personne ne respecte ma volonté.

Je me réveille, dans une flaque de larmes qui a imbibé mon oreiller, avec la certitude que je dois rompre. Cette réalisation n'arrange pas mon problème de larmes.

Ma porte s'ouvre en douceur. Je ne prends pas la peine de me retourner. Traïzie grimpe dans mon lit, se fait grande cuillère pour recouvrir ma position fœtale. Nous ne disons rien une minute, puis ma petite amie chuchote :

— Les Hautes-Citoyennes sont faites pour avoir des idées mais ce ne sont pas toujours des idées agréables.

— Traïzie, je ne peux pas continuer comme ça.

Le silence revient. Ses bras me serrent – force Basse-Citoyenne aidant – à la limite de ce que je peux supporter ; c'est apaisant, d'une certaine façon. Traïzie murmure :

— Dehors, c'est là où il habite.

— Qui ?

— Il se fait appeler Robert Uma, mais son nom est abominable.

Il y avait un accent pas très citoyen dans ce nom ; j'interprète le prénom franchouillard, mais le patronyme m'échappe encore. À force de le retourner, je tente :

— Tu veux dire « *Humain* » ? Dans ma langue, un *humain*, c'est... un autre mot pour un Citoyen. Le gars s'appelle « Robert *Humain* » ?

— Non. Son nom est abominable. Les choses ne sont plus comme à ton époque : nous ne sommes pas des *humains*. Nous sommes des Citoyennes et c'est ce qui nous protège de

l'abominable.

Une petite part de moi, conditionnée à se faire balader, se dit que même si les réponses s'avèrent partielles je viens de poser une longue série de questions et que je devrais arrêter maintenant avant que quelque chose de terrible ne se produise. Je lutte contre le sentiment.

— Pourquoi me cacher tout ça ? Tu n'avais pas le droit d'en parler ?

— Ce n'est pas interdit. Je n'en avais pas envie. Un jour, l'abominable trouvera le moyen de nous détruire et nous ne pourrons pas nous défendre. Tant que tu ne savais pas qu'il existait, tu ne pouvais pas avoir peur de lui. Ça... ça me plaisait qu'il existe quelqu'un qui n'a pas peur de lui.

— Je n'ai pas peur.

— Oh, tu n'es pas obligée de faire semblant.

— Ne t'inquiète pas : je vais lui casser la figure, à « son nom est abominable ».

Traïzie est prise d'une violente convulsion, entre le rire et l'horreur. Je me retourne et l'enlace de face.

— Bénédikete, tu vas me tuer !

— *Cte.*

— Ke-te.

Elle n'y est pas. Elle n'y parviendra peut-être jamais. Je ne suis pas sûre de savoir quoi en penser. Mon amour me regarde d'un air taquin et me lance :

— Tu vas lui casser la figure, toi ? Tu me le promets ?

— Oui, je te le promets.

— ... Tsk, qu'est-ce que tu es mal élevée, Bénédikete ! On apprend aux petits à ne pas faire ça !

— Je sais, chérie : j'ai lu « *Tala fait une promesse qu'elle ne peut pas tenir et tout le monde est très fâché contre elle jusqu'à ce qu'un Citoyen-parent l'aide à tout arranger* ».

Dans la catégorie des boulots faciles, on aurait pu me donner une place au Service des Analyses Littéraires, et j'aurais pu me contenter de lire les titres des histoires pour enfants.

Nous nous embrassons. Traïzie propose de me tenir compagnie jusqu'à ce que je me rendorme. Je ne dis pas non. Son odeur et sa chaleur me bercent et m'épargnent de cauchemarder davantage.

Chapitre sixième : De l'intérêt d'un journal de rêves. La troisième est la bonne.
Pourquoi être polie ? Et Mathilde... Maigres connaissances en biologie. Une morale ?

S'il faut trouver un intérêt aux cauchemars, alors je dois reconnaître que ceux de ma période comme Haute-Citoyenne ont le mérite de me faire cogiter. Dans un cahier flambant neuf, armée d'une copie presque parfaite d'un stylo-bic, je prends jour après jour des pages et des pages de notes.

Beaucoup d'uchronies personnelles là-dedans. Et si Mathilde ne m'avait pas tapé dans l'œil à cette soirée. Et si je l'avais foutue à la porte après qu'elle m'ait cocufiée pour la énième fois. Et si je l'avais plaquée pour la jolie bibliothécaire Inès. Et si j'étais restée pour offrir à Lydia une autre vie que l'emprise de Mathilde. Et si j'avais repris contact avec ma mère.

Au milieu de tout cet auto-apitoiement me vient parfois une idée qui ressemble à quelque chose d'utilisable par la Société ; j'investigue alors quel est le Service concerné puis je lui rédige un long mail.

La plupart du temps, on me répond : « Haute-Citoyenne Bénédikéta-Marie, merci de votre considération mais, si vous avez un peu d'amabilité pour nous, ne nous envoyez plus de messages. »

J'espère que la Société en tirera la leçon que, quand on placardise une Haute-Citoyenne, on provoque des désagréments à tout le monde.

Je progresse dans ma compréhension du fonctionnement de la Nuée. À force de jouer avec, j'ai acquis le niveau de compétence nécessaire pour travailler au Service des Instructions, et le niveau de connaissance suffisant pour savoir que c'est un travail chiant comme la pluie. (Expression consacrée. Je n'ai rien contre la pluie. Un peu de pluie sur le visage m'aurait fait un bien fou.)

Comment peuvent bien tourner les Services ? Peut-être que Philanca ne sera pas la patronne des Instructions, à la prochaine rotation.

Repensant à la commanditaire de ma tentative de meurtre, je ne peux m'empêcher de me demander si notre accord a encore une raison d'être. Quel accord, d'ailleurs ? « J'attends que la rotation la fasse à nouveau Haute-Citoyenne et ensuite elle m'explique tout, parce que la vérité me fera souffrir ». Ça y est, je suis au courant pour l'abomination Robert Humain qui fait frémir la Société – même si je ne sais toujours pas pourquoi. Qu'a Philanca d'autre à m'offrir ?

De toute façon, quel besoin a-t-elle d'être Haute-Citoyenne pour me parler ?

1. Comme beaucoup d'autres Citoyennes, elle a une caste préférée qui est la Haute ; elle veut seulement se mettre à l'aise.
2. Elle veut me donner des explications à la formulation subtile et elle estime que seule la configuration « Haute » de son encéphale – avec tout ce qu'elle amène de pensées en bordel et de cauchemars – est à même d'y parvenir.
3. La Haute-Caste est celle qui donne les ordres, peut-être en écho du temps où cette génération de petits-Citoyens obéissait à des Citoyens-parents plus grands qu'eux. Philanca refuse de me faire face si elle n'a pas un ascendant social, symbolique et physique sur moi.

Encore que, physique, ça se discute : j'ai fait plus de syncopes en une rotation que dans tout le reste de ma vie.

Je me demande si je ne devrais pas parler de ce pacte secret à Traïzie.

Avant d'avoir pu prendre une décision, la rotation arrive. Baignoire, endormissement, rectification de la taille des os et du volume des muscles : je ne vais pas vous l'expliquer une troisième fois.

Me voilà redevenue Bonne-Citoyenne et, question essaim de pensées parasites et diverses, ça se calme là-haut. Je souffle un peu avant de vérifier dans ma boîte à messages ma prochaine affectation. Il s'agit du Service des Instructions de la Nuée, parce que bien sûr que c'est ça ; un deuxième message, de notre patronne Philanca, propose à tout le Service de prendre un congé exceptionnel aujourd'hui.

Je sens que ça a un rapport avec notre arrangement. Me le confirment les coups frappés sur ma porte. Il y a un bout de temps que j'ai pigé quelle est la différence, socialement, entre ça et utiliser la sonnette : la sonnette est connectée, le Service Eau et Lumière peut sortir le relevé de ses utilisations pour voir combien de visites a reçu un appartement.

Voici Philanca, qui ne veut pas que sa présence chez moi soit connue. À peine lui ai-je ouvert qu'elle me tire à l'extérieur.

— C'est le moment. Suis-moi.

J'ai beau obtempérer, je tiens à la mettre à jour sur la situation :

— Je sais pour Robert Humain.

— Son nom est abominable, répond-elle par automatisme.

— Ce n'était vraiment pas très compliqué à dire, Traïzie y est parvenue quand elle était Basse-Citoyenne.

— Je n'ai rien à faire de cette petite asociale que tu t'es choisie pour camarade de jeu.

— Pourquoi devrais-je vous écouter quand vous vous montrez aussi désagréable ?

— Pourquoi devrais-je me montrer agréable envers une étrangère stupide qui n'a pas sa place dans la Société ?

Philanca change d'avis ; alors qu'elle venait de choisir une direction à un carrefour, elle retourne sur ses pas et en prend une autre. Si elle est en train de me perdre, ce qui n'est pas très difficile, je soupçonne qu'elle ne sait pas non plus très bien où elle va, ou qu'elle est trop furieuse pour se concentrer. Elle me force à ressentir un peu de pitié.

— Philanca, vous n'êtes pas obligée de me parler, de me fréquenter, de me voir ; nous pourrions continuer à vivre nos vies chacune de notre côté. Les Citoyennes sont au moins... plusieurs fois cent personnes.

Ma patronne grimace de dégoût face à cette circonlocution tarabiscotée. Puis elle se reprend et me lance :

— Tu ne veux pas vivre dans la Société ! Tu veux aller dehors, n'est-ce pas ? Si j'ai lâché le mot devant toi au procès, c'était pour voir ce que tu en ferais ; je n'ai pas été déçue. Ça a bien embêté

Traïzie, elle qui s'était ennuyée à contrôler ton apprentissage de la langue pour que tu ne puisses pas poser les mauvaises questions trop tôt...

Je ne devrais pas ressentir de surprise – ma petite amie a déjà prouvé qu'elle considérait la manipulation comme un moyen valable de gérer notre relation – mais ça fait un peu mal quand même. De toute façon, pourquoi écouter la femme qui me hait insulter la femme que j'aime ?

(Et Mathilde m'aime si fort quand elle me hurle dessus que je suis une erreur de la nature, et Mathilde m'aime si fort quand elle me met son poing dans la gueule, et Mathilde m'aime si fort quand elle menace de se tuer si je pars pour ce projet spatial qui m'emmènera quinze ans dans le futur, et tous mes amis pourraient-ils s'il-leur-plaît arrêter de dire du mal de Mathilde, sinon qu'ils comprennent bien que je vais devoir me séparer d'eux – que Mathilde déteste si fort de toute façon...)

Il faut que je me calme alors j'essaie d'invoquer cette fameuse capacité des Bas-Citoyens et j'observe Philanca, ses expressions, son langage corporel : je veux arrêter de jouer au jeu de la confrontation. C'est le sien ; il ne m'intéresse pas. Je dois trouver un moyen de la comprendre. En désespoir de cause, je tente :

— Pourquoi me détestes-tu ?

Et bien sûr qu'elle va me trouver impolie et me haïr davantage puisque je viens de laisser tomber le formel pour le personnel, comme elle-même n'a jamais hésité à le faire pour marquer son mépris. Ça la stoppe net. Son visage se ferme, presque en une grimace de douleur. Sur ma lancée, j'ajoute :

— Ce n'est pas seulement parce que je suis étrangère. Il y a une autre raison.

Philanca recommence à marcher. Je reste sur place. Après tout, elle veut que je la suive plus que je ne souhaite la suivre ; j'ai là de quoi marchander. Elle lâche un soupir et annonce d'une voix lasse :

— Tu es mon ancêtre.

— Pardon ?

— La Nuée nous a dit que tu étais mon ancêtre du côté des Citoyennes. Nous ne savons pas ce que ça veut dire : nous ne possédons pas tout le savoir de ceux qui l'ont fabriquée. Mais elle nous l'a affirmé et par conséquent c'est à moi qu'on a demandé si nous devions te sauver ou t'abandonner dehors.

J'en reste bouche bée. Ma soi-disant descendante reprend son chemin. Cette fois-ci, je la talonne. Du côté des Citoyennes ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Probablement « du côté maternel ».

Rassemblant mes maigres connaissances en biologie, je crois me souvenir qu'une façon d'identifier des « lignées féminines » est de regarder du côté de l'ADN des mitochondries, ces organites dans les cellules du corps humain qui font je ne sais plus quoi. Il paraît que nos ancêtres unicellulaires ont dévoré les leurs du temps où ça se castagnait dans la soupe primordiale ; on aurait formé un genre de symbiose.

Il y a des mitochondries dans les gamètes femelles – les ovocytes – mais il n'y en a aucune dans les gamètes mâles – les spermatozoïdes. Et les mitochondries ont leur propre ADN parce qu'elles étaient des organismes indépendants dans le temps, et qu'elles ont gardé de cette époque la capacité à se débrouiller toutes seules pour vivre et se multiplier. Du coup, en allant regarder cet ADN

mitochondrial, on peut identifier des personnes qui sont issues des mêmes femmes, ou groupes de femmes.

Je suppose que, quand Mathilde m'a fait un enfant dans le dos à l'aide d'une FIV illégale, elle a utilisé un de mes ovocytes congelés comme gamète femelle ; j'aurais transmis mes mitochondries à Lydia, qui a dû les refiler à ses propres enfants.

À moins que tout ça n'ait rien à voir avec moi et que ce soit quelqu'un d'autre de la famille de ma mère qui soit l'ancêtre direct de Philanca. Vu le laps de temps entre ma génération et la sienne, inutile d'espérer résoudre la question en regardant le reste de l'ADN.

Un brin de compassion m'étreint et je la réconforte :

— Je sais ce que ça fait de se retrouver avec... Avec une charge qu'on n'avait pas prévue, avec quelqu'un qui apparaît et que tu es censée considérer comme de ta famille alors que tu ne l'as jamais vu. Je suis désolée, je n'ai jamais voulu être un poids pour toi.

Philanca flanque un coup de poing au mur le plus proche d'elle. Elle est peut-être bien une descendante de Mathilde. Comme une biche prise dans des phares, j'attends de voir.

— Tu es stupide à cœur, ce n'est pas possible ! Vraiment ? C'est tout ce que tu retiens ? C'est ce que tu crois que je ressens ? J'ai choisi de te sauver ! Et pour découvrir quoi ? Que tu as abandonné ton propre enfant ! À ton époque, là d'où tu viens ! Sans espoir de retour ! C'est abominable ! Tu es abominable ! Il faut que tu partes avant que la nouvelle génération naisse, sinon que va-t-il arriver ? Qui vas-tu encore convaincre de changer notre mode de vie pour adopter le tien, d'abandonner nos enfants ? Traïzie, Mérisha, ce pauvre Qilépe ? Abominable. Abominable.

Elle reprend son souffle et un semblant de contenance. Je n'ose plus rien dire. Elle se recoiffe du bout des doigts puis conclut :

— Pour le bien de tous, il vaudrait mieux que tu suives ta première envie et que tu partes. Dehors. Loin de la Société.

La terrible lesbienne bourreau d'enfants, c'est un cliché qui m'est passé par la tête plus d'une fois sur le pas de tir de mon deuxième voyage vers le futur. L'esprit troublé, j'étais incapable de définir si Lydia avait besoin de moi comme parent ou pas, et si elle voulait que je reste ou non. J'ai fait le choix de croire que quelqu'un qui s'était passé de moi pendant quatorze ans pouvait continuer toute une vie.

Je ne suis pas une mère indigne : je suis une vieille butch avec une ex abusive, une croyance tenace que les numéros d'urgence pour conjoints et conjointes battues sont réservés aux hétéros, et qui a laissé traîner des gamètes surgelées derrière elle sans penser que Mathilde était assez cinglée pour commettre un faux en écriture et élever un bébé toute seule...

Et rien de tout ça n'a le moindre sens ici.

Les Citoyens vivent dans la crainte d'une fin de leur monde. Ils ont apparemment choisi de se concentrer sur le fait qu'ils ne sont pas tous seuls et qu'une autre génération viendra après eux ; bref, la Société – ou du moins Philanca – est nataliste à balles. Bien sûr que j'ai commis un crime, à ses yeux. Comment ne pas me haïr ?

On aurait pu croire que ça m'aurait appris à ne pas raconter mon histoire à n'importe qui comme je l'ai fait en arrivant dans la Société, mais notre discussion prouve que je n'ai rien retenu de la

leçon.

Comme mon attitude est inexplicable et inexcusable, je ne présente à Philanca ni explications ni excuses. Nous continuons à marcher.

Les murs changent ; s'ils sont plutôt lisses ailleurs dans la Société, ils deviennent ici plus mécaniques. Je vois du câblage attaché et du compartiment mural à foison. Nous ne sommes probablement pas dans un quartier résidentiel, à moins qu'on m'ait caché l'existence de Pauvres-Citoyens qui vivraient dans les espaces laids du bâtiment. Malgré mes velléités de rébellion de quelques mois plus tôt, je ne l'espère pas. Quitte à contrôler leur population et leurs classes sociales d'une façon aussi intensive, j'ose espérer que les Citoyens n'ont pas balancé des gens à la marge, sinon à quoi bon s'être autant emmerdés.

Philanca paraît enfin satisfaite de sa situation géographique, ce qui me laisse à penser que nous sommes arrivées. Elle se penche vers le sol et y déverrouille un sas comme j'en ai déjà vus ailleurs.

— Entre là-dedans. Ça conduit dehors.

Je me faufille dans l'ouverture. Autour de moi s'étend une petite pièce aux murs métalliques, presque pas meublée une fois exclus quelques placards vides. Tout ça me dit quelque chose. Tout ça me dit beaucoup trop quelque chose pour être honnête.

Sous mes pieds, un hublot. Penchée au sol, j'essaie d'y voir au travers.

Une pluie d'étoiles tournent sur un fond noir d'encre. Ce n'est pas un ciel nocturne, parce que pour que ce soit un ciel nocturne, il faudrait que la lumière de ces étoiles ait été filtrée à travers une atmosphère.

Nous sommes dans l'espace. Dans une station scientifique, militaire ou minière reconditionnée. J'imagine que les Citoyens ont dû apporter des améliorations cosmétiques aux niveaux les plus internes.

Ce n'est pas possible, aucun habitat que je connais n'a une accélération suffisante pour simuler une gravité similaire à celle de la Terre, je me serais rendu compte de quelque chose...

Sauf que le premier truc que la Société a fait quand je suis arrivée, c'est passer mon corps sur le billard de la Nuée. Tant qu'à m'adapter aux standards du coin, autant m'optimiser pour la faible pesanteur.

Philanca referme le sas au-dessus de moi dans un vacarme métallique. En panique, j'avise l'échelle sur l'un des murs et je m'en sers pour remonter taper à la porte.

— Ouvre-moi !

— Non. Tu veux aller dehors. Je t'y envoie.

Le sifflement de l'air m'apprend que le sas vers l'extérieur, sous mes pieds, est en train de s'ouvrir. Le sas vers l'intérieur se scelle : plus moyen de communiquer avec la femme qui ne peut décidément pas s'empêcher d'attenter à ma vie.

Je vais mourir, de toute évidence. Parce que j'ai été assez bête pour faire confiance à quelqu'un qui voulait me tuer. Parce que j'ai été assez aigre pour ne pas prévenir la femme que j'aime de mes plans. Le sol se dérobera sous mes pieds et, comme cette station spatiale tourne sur elle-même, la force centrifuge m'emportera au loin. Sauf intervention d'un Service des Secours Spatiaux dont je

n'aurais pas entendu parler avant, tout est fini !

Quelle est la morale de cette histoire ?

Déjà, que les relations interpersonnelles et interculturelles sont des objets compliqués mais qu'en général, quand une personne vous dit qu'elle veut votre mort, elle le pense.

Ensuite, qu'il vaut mieux s'efforcer de régler ses problèmes plutôt que de voyager vers le futur pour leur échapper, n'en déplaît aux adeptes de la fuite en avant.

Enfin, que je suis vraiment, vraiment stupide.

Le sas finit de s'ouvrir, je ne parviens pas à rester en équilibre sur le bord, je tombe vers l'espace.

Je ne retiens pas ma respiration. S'il y a bien un truc que le chef de la sécurité de mon astromine nous a rabâché, c'est que retenir sa respiration signifie l'éclatement des alvéoles pulmonaires et qu'on ne peut pas soigner ça. Au contraire, il faut laisser l'air partir en douceur et espérer être secouru dans la minute qui suit.

Il nous a même fait une démonstration de ce qu'on ressent, afin de nous faire développer les bons réflexes, sans combinaison, dans le sas, hop ; et à ceux qui geignaient, « est-ce que c'est bien conforme à la convention collective de nous exposer directement au vide spatial », il répondait « c'est bon, t'as mis tes gamètes au congélo, je peux t'irradier ».

Mes poumons ne... ne réagissent pas pareil qu'à ce moment-là. J'ai l'impression que l'air sort moins vite – encore un truc de la Société ? On aurait modifié ma respiration en cas de sortie accidentelle dans l'espace, ou de décompression dans la station ? Formidable, je vais mourir en dix minutes au lieu de deux, j'avais bien besoin de ça.

La station s'éloigne petit à petit – ou plutôt l'inverse, je m'éloigne, presque sans perdre de vitesse faute de frottements pour me ralentir. Elle a une tronche un peu hybride, elle m'évoque une agglomération de modules appartenant à des entreprises différentes. Eh, pourquoi pas : il peut y avoir des circonstances, dans l'histoire de sa création, qui justifient ce cadavre exquis technologique.

La Société me cache le Soleil. Je me demande sur quelle orbite nous sommes. Celle de la ceinture d'astéroïdes ? Ça manque d'astéroïdes. En fait, je ne vois que des étoiles : ça manque de système solaire. Je ne parviens pas à pivoter sur moi-même, impossible de regarder les alentours pour y chercher des indices.

Puis je tombe, lourde, sur l'angle d'un mur, l'arrière de la tête cogné. Le temps de reprendre mes esprits, la pièce s'est formée autour de moi : quatre murs, un plancher, un plafond, pas clair quoi est quoi vu que tout ça forme un cube beige au creux duquel je me relève. L'air ne s'évade plus seul de ma gorge, au contraire il y afflue jusqu'à remplir mes poumons.

Je n'ai pas le temps de me demander ce qui se passe que le morceau de plancher sous mes pieds se transforme en un écran où figure un texte écrit serré.

« Bienvenue dans le nuage HUMAN. Merci de lire attentivement nos CONDITIONS D'UTILISATION avant de cliquer sur ACCEPTER.

1. PARTIES PRENANTES

1.1. VOUS êtes l'individu ou l'entité légale souhaitant devenir utilisateur du nuage HUMAN.

1.2. HUMAN INCORPORATED est l'entreprise gestionnaire du nuage HUMAN auprès de qui vous vous engagez à respecter ces conditions d'utilisation.

Je ne peux pas me forcer à lire le reste. Toute ma vie, je suis passée à la page suivante sans même essayer de déchiffrer ces énormes tas de considérations légales ; j'y consentais parce que j'avais un besoin immédiat de *ce* programme ou de *ce* site Internet...

Mais là, c'est l'espace.

Les gens du futur ont privatisé l'espace ? Qu'est-ce qui se passe ?

J'ai besoin d'une version en français FALC. C'était à la mode à une époque, ça l'est peut-être resté. Je trouve le bouton pour la demander.

« Bienvenue dans le nuage HUMAN.

1. Qu'est-ce que c'est ?

Le nuage HUMAN est un grand nombre de micromachines qui peuvent vous convertir vous aussi en micromachines. Vous serez toujours vous, la personne, mais vous ne serez plus un animal vivant : vous serez un nuage de micromachines.

2. Qu'est-ce que le nuage propose ?

Le nuage HUMAN vous propose d'exister pour toujours, sous forme de nuage, et de continuer à faire ce que vous voulez, sauf que vous serez un nuage. Les autres utilisateurs vous prêteront tout ce qu'ils possèdent à la demande.

3. Qu'est-ce que je dois donner au nuage en échange ?

Vous devez donner au nuage HUMAN votre corps, qui sera converti, et tout ce que vous possédez (comme par exemple vos vêtements, vos objets, votre maison, le terrain de votre maison) qui sera converti aussi. Vous pourrez toujours avoir ces objets, ils feront partie du nuage, comme vous. Vous acceptez aussi de prêter tout ce que vous possédez aux autres personnes du nuage.

4. Est-ce que je dois payer quelque chose ?

L'argent n'a pas d'importance quand on est un nuage de micromachines qui fonctionnent avec l'énergie du soleil, donc non. Votre argent liquide peut compter dans les objets que vous donnez au nuage.

5. Comment les choses se passent dans le nuage ?

Le nuage HUMAN est géré par une administration composée de personnes du nuage. Cette administration peut faire certaines choses dans le nuage que les autres personnes ne peuvent pas faire.

6. Est-ce que je peux sortir du nuage ?

Pour que les choses soient plus simples à gérer pour nous, vous devez demander l'autorisation de quelqu'un de l'administration pour sortir vous-mêmes ou des objets du nuage. »

Il y avait d'autres points et je voulais continuer à lire malgré le fait que cette réécriture ne respectait pas du tout la charte du français Facile à Lire et à Comprendre, mais c'est à ce moment-là

que vous avez débarqué, et que vous avez dit quelque chose du genre...

— Oh, oui, je me souviens : un truc qui claque, comme « Dites donc madame Marie, vous n'avez pas toute la journée ! Cette boîte mesure deux mètres d'arête, ce qui veut dire que vous aurez épuisé l'oxygène de la pièce dans dix-sept heures. »

Là, je vous ai fait remarquer que c'était bien assez long pour me laisser lire les conditions d'utilisations jusqu'à la fin ; vous vous êtes impatienté et avez rapproché les murs de la pièce.

— Techniquement, on appelle ça une boîte, mais continuez.

Je me suis dit que tout ça était fort étrange, que rejoindre le nuage HUMAN était peut-être ma dernière option pour rester en vie, et que, tant pis, même si ça sentait mauvais, j'allais accepter.

— Et c'est ainsi que vous avez rejoint mon petit nuage.

Et que j'ai commencé à vous raconter ma vie, puisque ça avait tant l'air de vous intéresser.

— La boucle est bouclée !

Oui.

Sinon, vous ne m'avez toujours pas dit votre nom ?

— Qui voulez-vous que je sois ? Allez, devinez !

Robert Humain ?

— Robert Human, *in english*, en fait : vous y étiez presque.

Chapitre septième : *Devenir le nuage. Double-standard. Repassons la checklist.*

Mi-australopithèque, mi-astronome. Un hobby ?

Après que j'ai perdu le contrôle de ma chair tant de fois, il s'avère que la conversion de mon organisme en micromachines ne me traumatise pas autant que j'aurais pensé. J'observe plus facilement le phénomène sur mes mains : petit à petit, ce qui était une masse solide à cinq branches devient un brouillard beige. Je ne sens rien. Ou plutôt, je les sens toujours, et quand je joue des doigts la brume floue suit mes instructions.

Tandis que je suis absorbée dans le nuage, je raconte ma vie à Robert Human. D'un côté, ça m'aide à passer le temps ; de l'autre, le gars me contemple avec adoration comme si j'étais Shéhérazade en personne. Quoi que vous soyez en train de faire, quand le public réagit de cette façon-là, vous ne pouvez pas résister à l'envie de continuer le spectacle.

Chapitre après chapitre, saut dans le temps après saut dans le temps, je commence à me demander ce que mes aventures ont de si intéressant pour mon auditoire. Et, quand j'apprends à qui je parle, je ne peux pas retenir mon embarras.

— Robert... Eh bien, si je m'attendais ; il paraît que votre nom est abominable.

C'est un type bien banal : le visage court, la mâchoire carrée, les cheveux châtain ras sur la nuque et un peu plus libres sur le dessus du crâne, les yeux noisette, un corps qui le classerait chez les Bons-Citoyens. Son sourire n'a rien d'extraordinaire quand il me répond, rieur :

— En voilà une bonne ! On m'a appelé Sheitan, Démon, Shiva et d'autres idioties encore, mais l'insulte à mon nom c'est inédit. Et comment dit-on « abominable », en citoyen ?

Je fouille, parce que ça fait bien longtemps que je n'ai pas effectué l'acte conscient de comparer ma nouvelle langue avec le français.

— Quelque chose entre « *toléno* » et « *taléna* », je n'ai pas toutes les subtilités des voyelles.

Robert Human se renfroge.

— Je vois. Amusant, ces doubles-standards ! De mon temps comme du vôtre, quand quelqu'un avait reçu le prénom « John » à la naissance et annonçait des années plus tard que « Joan » lui siérait mieux, tout le monde passait à « Joan » sans discuter ; mais moi, quand je modifie mon nom de famille pour des raisons de branding, on me rappelle à tout bout de champ que je suis né *Turner*. Voilà le progressisme pour vous !

Il s'interrompt en pleine divagation, alerté.

— Toutes mes excuses, madame Marie, mais on est en train de m'attaquer. Avez-vous terminé votre conversion ?

Il se trouve que oui. Il sourit.

— Parfait. À bientôt !

Il est le premier à disparaître ; les murs de la pièce où nous nous trouvons – ou de la « boîte », puisqu'il a insisté là-dessus – suivent.

Je n'ai pas vécu de façon consciente ce qui s'est produit après, aussi je ne peux que le

reconstituer.

Désormais, j'étais un assemblage lâche de micromachines communiquant les unes avec les autres à proximité. Dans un environnement contrôlé tel que la boîte, ça ne posait aucun problème. Exposée au vide spatial et au vent solaire, j'ai été éparpillée dans tous les sens.

Sans cohérence, j'ai cessé d'être moi. De mon temps, ça s'appelait mourir.

J'ai été sortie de la tombe un laps de temps indéterminé plus tard. Un petit comité a pris le temps de récupérer l'ensemble des micromachines m'appartenant, de fabriquer une boîte pour les y ranger, et d'attendre que je m'y réveille.

Le comité est constitué de trois personnes : deux hommes, une femme. Pourquoi cette foule ? Pour me persuader qu'il reste tant d'espoir que la rébellion peut se permettre de me consacrer trois de ses membres. La dame entame :

— Il y a trop de choses à dire et pas assez de temps.

Leurs noms, déjà : Marie-Gwendoline, Hassan et Vinh. Ce qui n'a guère d'importance car nous ne nous reverrons peut-être jamais. À propos de l'accident qui vient de m'arriver, Hassan m'explique :

— Tu dois apprendre à appeler le nuage pour te servir – rassembler tes parties, créer des boîtes – et aussi à reconfigurer des morceaux de toi-même pour garder ta conscience même à grande distance. Mais je crois que tu savais envoyer des commandes au nuage de *Soshita* ?

Les Instructions de la Nuée : jamais je n'ai soupçonné qu'elles me serviraient hors de la Société.

— Ils l'appellent « nuée » ? m'interroge Vinh.

— Je ne pense pas, réponds-je. Ils ne connaissent pas la météo, donc tout le vocabulaire des nuages, on oublie. Le mot citoyen est « *nouhé* », je l'ai traduit comme ça pour me simplifier la mémorisation.

— Citoyen ?

— Pardon : « *sitoyani* ». Encore une fois, j'ai essayé de m'en sortir à partir de pas grand-chose. Je ne suis pas douée en langues.

Avantage d'être un petit nuage : mes enseignants me transmettent leur propre expérience, leur propre savoir sous la forme de programmes que mes micromachines peuvent installer et rendre *miens*. Une fois que c'est fait, on passe à la suite de la conférence. Vinh s'en charge :

— Tout le monde essaye de se débarrasser de Robert Human.

— Ah ?

— Tu as lu au moins une partie des conditions d'utilisation ? Comment il existe des administrateurs, qui ont plus de pouvoir que les autres utilisateurs ? Robert est l'unique administrateur du nuage HUMAN et il abuse.

— Il abuse de quoi ? demandé-je.

— De tout. De tout le monde. Son pouvoir est énorme : il faut que tu te rendes compte.

La voix manque à mon interlocuteur. J'interroge les autres du regard. Marie-Gwendoline prend

le relais :

— Le nuage HUMAN comprend un peu moins de huit milliards de personnes, soit un peu plus de quatre-vingt-dix-huit pourcents de l'humanité qui existait au moment de son déploiement.

Je ne peux pas concevoir un nombre pareil : pour ce qui est de me rendre compte, c'est raté. Je relance :

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Robert a forcé les gens à rejoindre le nuage ?

— Au tout début, les conversions étaient volontaires. Les gens micromachinaient leur corps, leur esprits, leurs possessions. Merde, il y a même un petit pays qui a fait parler de lui en se laissant entièrement avaler dans le nuage. Mais à mesure qu'il gagnait en puissance, Robert s'est mis à redéfinir ce que chacun de ses membres possédait : il dévorait des terrains de plus en plus grands, d'autres êtres vivants, des parcelles d'océan. Il est arrivé un moment où le nuage comportait la majorité de l'humanité. Là, notre administrateur a décrété que la planète Terre nous revenait – *lui* revenait : il l'a convertie toute entière. Les gens qui étaient dessus ont suivi, ou se sont tués, ou ont réussi à fuir vers l'espace.

Il n'y a rien à faire, je ne parviens pas à traiter cette histoire avec la gravité que je devrais lui accorder. Une vie entière à éviter de cultiver ma sensibilité émotionnelle m'a conditionnée à traiter l'horreur à la blague, ou au moins à pinailler sur les détails.

— Comment peut-on être déconnecté de la réalité au point de faire une chose pareille ? Je viens de rencontrer Robert Human, c'est pas pour le défendre mais il avait l'air normal.

— Ouais, c'est trompeur. Il peut se détendre, puisqu'il contrôle tout, qu'il est, matériellement, le maître de l'humanité entière, qu'il a...

Marie-Gwendoline pince les lèvres et discute avec ses comparses :

— Est-ce que je devrais le lui dire ? Ça lui tombera dessus bien assez tôt ! On ne peut pas la préparer à ça mais...

Hassan la coupe :

— On a plus important. Bénédicte, il faut que tu saches que notre administrateur peut surveiller tout ce que nous faisons, disons et pensons parce que nous faisons partie de son nuage. Il y a *d'autres* nuages. La technologie a été conçue dans plusieurs universités et parachevée au MIT, elle était par essence libre avant que Robert ne la vole et ajoute sa couche de logiciels propriétaires par-dessus pour en tirer profit. Ce sont les autres nuages qui nous donnent des instructions pour mener le combat contre Robert : nous ne pouvons que les exécuter. Surtout, n'essaye pas de penser à un plan, parce que l'administrateur le découvrirait et le contrerait.

Marie-Gwendoline reprend les wagons :

— Ce sont ces autres nuages qui nous ont mandatés pour te servir de comité d'accueil. Nous ne savons pas quelle place tu as dans le plan, et en fait il est possible que tu n'aies aucune place dans le plan : Robert est trop content d'avoir une nouvelle personne sous la main, il ne va pas te lâcher d'une semelle.

— Tu as déjà été dans une relation abusive ? me demande Vinh.

J'ai le réflexe de déglutir, mais je n'ai plus ni gorge ni salive.

— On peut dire ça. C'est juste un salaud bien coiffé, hein ? Je vais le baratiner.

— Tu ne peux pas le baratiner : les plus baratineurs de l'humanité ont essayé. Tu ne peux pas le convaincre : les plus convaincants de l'humanité ont essayé. Tu ne peux pas l'attendrir : les plus attendrissants de l'humanité ont essayé. Tu ne peux pas l'abattre toi-même par quelle que méthode que ce soit, parce qu'en un siècle on a déjà tout essayé et rien n'a marché.

Hassan apporte un peu de lumière dans tout ce défaitisme :

— Ce qui marchera, c'est de convaincre le cœur logiciel et matériel du nuage – la partie libre conçue par des chercheurs sans laquelle rien de tout ça ne fonctionnerait – que Robert Human ne *doit plus* être l'unique administrateur du nuage. On a plusieurs façons de s'y prendre mais Robert n'arrête pas de défaire tout ce qu'on fait alors on est obligés de rester prudents.

— En gros on oublie l'action à l'échelle des individus et on pense en systèmes, raillé-je.

... avant de me rendre compte qu'arracher ses privilèges au type qui les a accumulés pour lui a des chances de mieux fonctionner que de lui demander poliment de bien vouloir nous les donner. Ou de lui crier « zéro divisé par zéro ! » en espérant qu'il ait la même faiblesse que toutes les intelligences artificielles de mauvaise science-fiction et qu'il se mette à fondre en pleurant « oh non, une indétermination mathématique, ma seule faiblesse ».

— Est-ce qu'on a tout dit ? s'interroge Marie-Gwendoline.

Je récapitule :

1. Comment naviguer le nouveau support de ma conscience : check.
2. Comment le nuage HUMAN en est venu à renfermer la quasi-totalité de l'humanité : check.
3. Comment on va casser la figure de son-nom-est-abominable : check.
4. Comment je dois me préparer pour un petit paquet de torture psychologique le temps que Robert se lasse de son nouveau jouet : check.

Oui, on dirait qu'on a tout dit. Je les remercie et leur dis à la revoyure. Nous dissolvons la boîte ; l'espace m'attrape.

Je parviens à appliquer les techniques qu'on m'a enseignées et je me déploie dans un petit morceau de système solaire. Je demande ma localisation au nuage : je me trouve grossièrement à mi-chemin entre l'orbite de la ceinture d'astéroïdes et celle de Jupiter.

Jupiter qui est où, d'ailleurs ? Dans le coin ou de l'autre côté du Soleil ?

Le système me répond : *perdue*.

Il y a toujours eu un risque pour que notre bon vieux cortège de planètes et planétoïdes autour de notre bonne vieille étoile tiède se prenne un astre errant sur la gueule et, interférences gravitationnelles obligent, perde un membre. C'est fragile, un système planétaire. Comme victime de l'accident, on pensait plutôt à Mercure (chute malencontreuse dans le Soleil), Vénus (éjectée de son orbite) ou Pluton (bye-bye vers l'extérieur du système).

Mais *Jupiter* ? C'est ce gros patapouf qui déstabilise tout le monde, en temps normal.

Le système me rétorque : *erreur d'assimilation. Trop d'éléments légers, pas assez d'éléments*

lourds. Impossible de fabriquer des unités.

J'apprends ainsi que le délire de possession des planètes de Robert Human ne s'est pas tenu à la Terre et la Lune. Le gars a converti Mercure, Vénus – avec difficulté, rapport à l'atmosphère corrosive –, Mars et la ceinture d'astéroïdes. Puis il s'est dit qu'il n'avait pas de raison de s'arrêter en si bon chemin et a lancé le nuage HUMAN à l'assaut des planètes extérieures.

Sauf que parmi elles figuraient quatre énormes boules d'hydrogène et d'hélium, et que l'hydrogène et l'hélium ne sont pas du tout de bons matériaux pour fabriquer des objets, alors des micromachines, vous pensez bien. Le chantier Jupiter s'étant révélé un immense gâchis, Robert a décidé qu'il ne valait pas le coup de tenter l'expérience avec Saturne, Uranus et Neptune.

En revanche, tous leurs satellites naturels sont passés à la conversion.

L'australopithèque améliorée en moi se sent pleine d'effroi cosmique face à une telle puissance d'action sur le monde. L'amatrice d'astronomie que je suis hurle devant tout ce gâchis. Les astromines étaient une chose, mais ça ? Cette récupération systématique du système solaire entier pour... quoi, fabriquer plus de micromachines ? C'est inutile, c'est immoral, et c'est franchement dégueulasse.

Je sens mon nuage étalé se faire rapatrier en une entité plus compacte – ce n'est pas de mon fait, donc quelqu'un d'autre veut me parler.

La boîte finit de se former et je constate qu'il s'agit de Robert, l'air pas très content de me voir. Il attaque direct :

— C'est vous-même qui êtes du gâchis. J'avais le vague espoir que vous, qui n'avez jamais été exposée à la propagande contre mon entreprise vu que vous avez quitté le système solaire avant sa création, vous comprendriez. Mais non ! Ils vous ont déjà retournée. Je m'en fous, je ne suis pas là pour me faire des amis. J'ai atteint le summum de la technologie, le summum de l'expérience humaine, la fusion intégrale entre les deux, je l'ai offerte à l'humanité...

— Ouahou ! Tout seul ? Avec vos petits bras ?

Il m'ignore.

— Je n'ai de critiques à recevoir de personne.

Le sourire lui revient.

— Ils ne vous ont pas dit ce que je vous voulais ! Je suis ému : ils ont donc si peur de moi que ça.

— Et que comptez-vous me faire, au juste ?

— Hum. Il va falloir que je vous l'explique du début, parce que sans le contexte, vous ne comprendrez pas.

Et il reprend au commencement.

Au commencement était un jeune garçon de cette jeunesse plaquée platine – « dorée » ne semblait pas la décrire assez bien – de la Silicon Valley. Dans cette atmosphère d'innovation, d'argent et de circuits imprimés, une question taraudait le petit Bob Turner : qu'est-ce que la dignité humaine ?

Ça ne s'achetait pas, ni ne se vendait ; ça ne se réduisait pas en fragments plus petits, ni ne grossissait si on l'exerçait à la salle de sport. Bref, la notion de dignité échappait à la classification dans les catégories que Robert connaissait. Empli de confusion, il avait développé sa propre théorie sur cet évanescent objet censé définir l'humanité.

— Tous les humains naissent libres et égaux en droits. Nous sommes égaux : notre valeur à tous est la même, notre dignité à tous est la même. Par conséquent, l'homme qui possède d'autres hommes, qui arrache leur dignité à d'autres hommes, cet homme-là prend leur valeur, l'ajoute à la sienne et devient surhumain. J'ai toujours voulu être surhumain : c'est l'ambition qui m'a parue la plus naturelle. Mon nuage renferme presque toute l'humanité – et puis merde, assez de fausse modestie : à part quelques centaines d'illuminés dans une station spatiale pourrie et une demi-douzaine de nuages dissidents, je possède l'humanité entière. Je suis l'ultime représentant de notre espèce.

Mon petit doigt me suggère que le passage de *Turner* à *Human*, ce n'était pas que du branding. L'exposé mégalo continue :

— Enfin, être supérieur aux gens c'est bien beau mais ça ne distrait qu'un temps. Alors j'ai dû réinventer le hobby suprême...

Il a l'air content de lui, du coup je me dis que ça doit être le bon moment pour caler mon :

— Au fait, ça ne vous dirait pas de me donner le rang d'administratrice ?

Il marque une pause, puis répond :

— Non.

— Allez, j'ai demandé gentiment.

— Non, Bénédicte, non.

— Ça surprendrait tous les autres du nuage qui pensent que vous ne partagerez jamais votre statut, avouez.

Il émet un ricanement, puis persévère :

— Non.

J'ai essayé. Je m'en serais voulu de ne même pas essayer au prétexte qu'un oui-dire affirmait que c'était inutile. Enfin, vu son expression, vu le mur dans sa voix, pas la peine d'insister.

— Où en étais-je ? Vous m'avez coupé au pire moment. Oh et puis zut, version courte ! J'ai redécouvert le secret que les féministes ont essayé d'effacer de la civilisation avant ma naissance, qui est celui-ci : il est possible de détruire la psyché entière d'une personne tout en tirant soi-même de l'acte un immense plaisir physique.

Pardon ?

— Oh, je vois à votre tête que vous avez compris. Je m'adonne à violer ; mais à force de viols tous les vieux pensionnaires d'ici ont perdu de leur saveur ; je suis bien content de vous avoir accueillie dans mon petit nuage.

Où est la limite entre l'émotion et la réaction ? Parce que, bien que n'ayant plus d'estomac à proprement parler, je viens de sentir un pavé glacé me tomber dans le bide. Son discours a réveillé

l'alarme au fond de mon inconscient qui me carillonne la présence du danger. Merci ma grande mais c'est un peu tard, et tout aussi superflu. Du coup je repasse en pseudo-détachement et je lui demande :

— Ouais, on se fait ça quand ?

Il part dans un grand éclat de rire. C'est absurde et dissonant à quel point ce rire sonne normal. Il a l'audace de ne pas dégénérer en hurlements machiavéliques qui me rassureraient sur sa déviation à la nature humaine.

J'ai tenu dans mes bras des filles qui me racontaient, en larmes, ou pas (c'était pire), l'horreur de la banalité. Comment ce sont les types les plus ordinaires qui les persuadaient le plus longtemps qu'ils ne faisaient rien de mal et qu'elles étaient juste coincées. Détraquées de la tête. Frigides. Et ils violaient encore et encore, niaient même pris sur le fait, les doigts sur le flacon de GHB.

L'ultime surhumain est un violeur parfaitement sain d'esprit. Je ne devrais pas être surprise.

Alors comme ça je suis sa prochaine cible. On est bien sûr que je ne peux *rien* faire pour aider la rébellion ? Je suis motivée.

Chapitre huitième : *Des présentations. On papote. Reconstitutions théâtrales.*
Les mensonges de Mathilde. C'est tout ?

— Je ne vais pas vous violer maintenant, Bénédicte.

Je sens le soulagement m'envahir, ce qui est complètement con : tout ce que Robert Human entend par là, c'est qu'il me violera plus tard. Rassemblant le peu de bagout que j'ai jamais eu, je tente un :

— Vous payez le resto avant ?

Il ne sourit pas : on a déjà dû lui faire la blague. Ses doigts nébuleux tambourinent sur le plateau d'une table apparue à cet effet dans la boîte où nous nous trouvons.

— En fait, avant, j'aimerais bien vous présenter à quelqu'un du nuage – qui est en train de refuser mon offre. Et celle plus importante que je viens de lui faire. Combien de blé peut-elle vouloir ? Tant pis pour elle, privilège administrateur : je l'invoque.

La boîte laisse passer un nouveau morceau scintillant du nuage. D'abord floues, les micromachines acceptent d'adopter une forme humanoïde. La nouvelle arrivante – âgée, imposante, mécontente d'être là – lance d'une voix ferme :

— *No means no, Robert.*

— Très chère, la dame ici présente ne parle pas un mot d'anglais ; votre langue maternelle ne vous dérangera pas ?

La femme me regarde en coin, l'expression fermée. Robert, son sourire élargi, reprend d'un ton sucré :

— Mais je manque à tous mes devoirs ! Très chère, vous aurez reconnu Bénédicte Marie ; Bénédicte, voici Lydia Marie.

Je ne réponds rien. Robert renchérit :

— Votre fille, si vous ne la remettez pas.

Entre mes dents file un :

— J'avais compris.

Je contemple Lydia parce que c'est ça ou mater Robert Human. Elle finit par me rendre mon regard ; je ne sais pas si toute cette dureté m'est adressée ou si elle refuse d'offrir à notre administrateur le spectacle de ses vraies émotions. Le voilà d'ailleurs qui annonce :

— Je pense que vous avez des choses à rattraper ! Je vous laisse entre vous.

Sa portion de nuage s'étirole et nous abandonne dans la boîte. Je déglutis, ou j'essaie.

— Bonjour, Lydia.

Ennuyée, elle soupire :

— Nous ne sommes pas vraiment seules. Il peut accéder aux logs de nos échanges, et il le fera. C'est un jeu pour lui, tu le sais ?

— J'en avais bien une idée. On pourrait... s'asseoir chacune à un bout de la pièce et s'ignorer. Si... si c'est ce que tu veux.

Un peu de douceur passe comme une ombre sur le visage de ma fille. Elle me tend la main, je l'attrape ; il n'y a pas vraiment de contact, rien que des micromachines qui rebondissent les unes sur les autres. Lydia dit :

— Je ne suis pas en colère contre toi. J'ai viré tout ça de ma tête à coups de thérapie il y a très longtemps. Si on ne se trouvait pas en enfer, tu sais quoi ? Je serais même contente de te revoir : je ne pensais pas vivre aussi vieille – si on peut appeler ça vivre.

Un peu de silence. J'hésite sur la relance de la conversation. Foutue pour foutue, je risque :

— Alors comme ça Robert a violé tout le monde ?

— Tout le monde.

— Hommes, femmes, enfants...

— Yep.

— Et toi ?

— Oh, une quinzaine de fois.

— Je suis désolée.

C'est parti tout seul ; je m'en mordrais la lèvre si j'étais toujours humaine. Mathilde me jetterait un coussin à la figure. Mathilde débattrait sur la nature du regret et si l'usage du mot « désolée » indiquait une responsabilité directe de ma part. Mathilde me crierait d'aller me faire foutre. Mathilde lâcherait avec un petit sourire en coin qu'au bout du compte, je suis plutôt manuelle qu'intellectuelle, pas vrai ?

— Merci, me répond Lydia.

Nous attendons. Robert Human ne se décide pas à revenir comme nous le pensions. Je bifurque sur :

— J'ai rencontré ta descendance dans la Société...

— La quoi ? Oh, la *Soshita*. Euh, non, je ne crois pas. Je n'ai pas eu d'enfants.

La surprise me cueille.

— Ah bon ? Ils ont fait un genre de test ADN et...

— Oh, je vois. Je n'ai jamais été mère, par contre j'ai donné mes ovules. Je n'en avais pas besoin et je me disais qu'ils serviraient mieux à quelqu'un d'autre.

C'est absurde comme toutes ces vieux liens irrationnels entre la parentalité et la génétique ont pu nous rattraper ici, maintenant, de cette manière. J'en lâche un ricanement triste. Lydia, un temps de réflexion passé, s'enquière :

— Quelqu'un a pu t'expliquer le système du nuage ?

— Vite-fait. J'ai croisé trois membres de la rébellion.

— Ah. Tant mieux.

Son air se fait chagriné. Je m'en inquiète.

— Oh, ce n'est rien. Robert s'intéresse à moi depuis un bout de temps, à cause de toi en fait : c'est par moi qu'il a su que tu existais et que tu revenais. Comme il s'emmerde, il espérait que ton arrivée le divertirait.

Lydia poursuit son explication. La rébellion, sachant l'intérêt que Robert me portait, a résolu de m'arracher à son emprise histoire de l'ennuyer ; elle est parvenue non sans efforts à me placer sous la protection du nuage de la *Soshita*, ou la Nuée comme je l'appelais, l'un des rares coins du système solaire auxquels Robert ne peut pas accéder.

— Comment ça se fait, d'ailleurs ?

La Nuée, nuage de micromachines bête et obéissant, a pour commande de convertir les micromachines étrangères en elle-même. Il existe une frontière entre elle et le nuage HUMAN où les deux entités s'affrontent en permanence. Robert ne peut pas se rendre à l'intérieur de cette bulle.

— L'un des plans de la rébellion, il y a quelques décennies, était de précipiter Robert dans l'espace de la *Soshita* pour qu'il soit assimilé par l'autre nuage et que le nôtre se retrouve sans administrateur ; ça a échoué et on a laissé tomber mais on a recyclé le principe pour toi. Cela dit, je dis « on », mais la rébellion ne m'emploie plus vu que Robert me surveille de trop près. C'est frustrant.

— Pareil pour moi.

Nous échangeons un sourire. Même avec toute l'abnégation du monde, entendre qu'on ne peut pas contribuer à la cause pour laquelle on sympathise sonne comme du rejet.

— Ça allait, dans la *Soshita* ? s'inquiète Lydia. La rébellion a pensé que ça ne pouvait pas être pire qu'ici, mais la vérité est qu'on ne sait pas ce que ces gamins sont devenus après qu'on les a mis en sécurité...

Je lui raconte l'étrange oppression de cette société confinée, les règles sociales claires pour tous sauf moi, les Services et les Castes des Citoyens, le temps stupidement long qu'il m'a fallu pour comprendre que la Société ne se trouvait pas sur la planète Terre, ma grande ennemie Philanca, mes miraculeux potes gay Mérissha et Qilépe, l'amour de ma vie Traïzie...

L'étrangeté de cette connivence me rattrape : cette vieille dame est ma fille abandonnée, pourtant nous papotons comme des amies retrouvées. La honte me sort des mots brouillons :

— Tu, tu... Tu as eu une bonne vie ?

Lydia me renvoie une expression douloureuse.

— J'ai eu la mienne, c'était déjà ça ! Le nuage m'a assimilée un peu avant mes soixante-cinq ans, plus de cinquante ans après ton départ. J'ai vécu.

D'ailleurs, puisqu'on me confirme que mon voyage n'était pas plus long que prévu, je fais le calcul. La Société aurait moins d'un siècle ? J'aurais cru davantage.

Puis une intuition me souffle : *tu n'as jamais trouvé bizarre que les appartements aient des cuisines alors que tous les repas sont livrés ? La Société n'a pas encore supprimé tous les artefacts de ses cultures d'origine parce qu'elle n'en a pas eu le temps.* Je lui rétorque que ce n'est pas la peine de faire la maligne alors que ça m'a pris plus d'un an pour le réaliser.

Robert réapparaît dans la boîte.

— C'est tout, Lydia ? Je vous réunis à votre mère et vous n'avez rien de plus intéressant à lui dire ? Vous me décevez. Vous pourriez parler de tant de choses ! De votre maman, par exemple.

— *Robert I swear to you if you fuck with that I will **skin** your entire...*

Robert Human ignore la menace en baragouin de la perfide Albion et claque des doigts.

La boîte se retrouve plongée dans le noir : il ne reste qu'un spot lumineux dans un angle. Un lit se solidifie. Une silhouette s'y dessine. Je frémis.

Une Mathilde vieillie et amaigrie respire à travers un tuyau qui lui rentre dans le nez. Ses longs cheveux noirs n'ont pas changé : une teinture peut-être, ou une perruque. À ses côtés, une Lydia à mi-chemin entre adolescence et vieillesse caresse sa main.

Il me faut une paire de secondes pour réaliser que ce ne sont pas elles. Des actrices ? Je me le demande à voix haute. La Mathilde me le confirme avec un rire chaleureux.

— La prestation était payée un max de blé.

— Contentez-vous de votre texte, cingle Robert.

Les actrices retournent dans leur personnage. La malade se tourne vers sa fille.

— Ma Lyly...

La main squelettique caresse la joue humide. Mathilde cherche ses mots, puis tente :

— J'ai menti, Lyly.

— Je sais, maman.

Il y a dans la voix de Lydia une résignation que j'imaginai, mais une douceur et un amour qui m'étonnent : pas de trace de colère. Mathilde insiste :

— Tu ne sais pas tout. J'ai menti... sur les papiers pour la FIV. Bénédicte ne t'a pas abandonnée. Elle ne savait même pas que tu existais. Elle n'était pas d'accord pour t'avoir...

— Et tu pensais que je ne l'avais pas compris ?

La fille embrasse la main de sa mère. Les yeux écarquillés, celle-ci s'écrie :

— Quoi ? Depuis quand ?

— Depuis que j'ai rangé la maison. J'ai fait le tri dans les papiers. Je reconnais ton écriture quand tu imites une signature... Et puis ça expliquait beaucoup de choses. C'est toi et moi contre le monde, comme au bon vieux temps, pas vrai ?

Lydia presse son visage dans la main de Mathilde. Elle ajoute d'un ton moqueur :

— De toute façon, pour qui tu te prends à faire des grandes révélations comme ça ? Tu n'es pas dans ton lit de mort, parce que tu ne vas pas mourir. Tu crois que je te laisserais faire ?

Mathilde fond en larmes. La scène disparaît ; Robert rallume la lumière d'un claquement de doigts. Je ne savais pas qu'un nuage de micromachines pouvait faire ça mais Lydia, la vraie, larmoie.

— L'ironie du sort, c'est qu'elle est morte dans la nuit, précise Robert.

Ma fille reste mutique quelques instants, puis s'éclaircit la voix et ajoute d'un ton sec :

— Il s'est avéré que je n'avais pas forcément la relation la plus saine avec ma maman. Désolée pour ça. Dans l'absolu, j'imagine que j'aurais eu moins tort si j'avais pris ton parti, Bénédicte, mais tu n'étais pas là pour me donner ta version de l'histoire.

— Une personnalité complexe que celle de Mathilde Rocancourt, rebondit Robert avec un sourire de chat. Figurez-vous qu'elle a été internée à la Pitié-Salpêtrière de deux mille soixante-treize à deux mille soixante-quatorze et qu'elle était suivie par un de ces psychiatres qui enregistrent leurs patients ; devinez qui a assimilé les fichiers audio ? C'est moi.

— *Nobody cares, Robert, grommelle Lydia.*

Robert nous passe quand même un enregistrement qu'il décrit comme son passage préféré. La voix de Mathilde retentit dans la boîte avec une intensité qui me glace le sang.

— *Je me souviens que j'énervais Ben quand je disais que le travail n'était pas fait pour moi. Elle pensait qu'une formulation plus humble aurait été « je ne suis pas faite pour le travail ». C'est quelque chose que je n'ai jamais compris avec les gauchistes, d'un côté ils vous disent que le travail est littéralement la mort et de l'autre ils vous regardent de travers si vous n'avez pas besoin de travailler : ah bon ? Vous voudriez que je m'aliène à un patron, je croyais que vous les haïssiez ? Tsk. Je sais que ça l'emmerdait d'être en couple avec une rentière. Qu'elle pensait que je ne méritais pas mes revenus, que je n'avais pas travaillé pour ça. L'héritage est du vol, pas vrai ? Si Karl Marx l'a dit. Et puis ça ne m'a rien coûté... vous savez, à part mes deux parents.*

Elle éclate en sanglots. Je rentre instinctivement la tête dans les épaules, parce que c'est le moment habituel où elle commence à casser des objets. Le son s'étouffe ; je me demande si elle s'est mis la tête dans un coussin. Le psychiatre la relance :

— *On dirait que c'était la lutte des classes à la maison.*

— *Ma famille dirait qu'il n'y a pas de lutte des classes, rien que des pauvres jaloux du système intergénérationnel que nous sommes parvenus à mettre en place pour conserver notre patrimoine.*

— *C'est ce que vous pensez de Bénédicte ? Qu'elle était jalouse ?*

— *Je ne sais pas. Je ne crois pas. Elle savait tout faire de ses dix doigts. Merde, elle était si compétente qu'on l'a même envoyée travailler dans l'espace. Elle ne se faisait aucun souci, elle aurait toujours pu s'en tirer, même sans moi elle aurait même pu générer le capital fondateur d'une dynastie... Tant que son corps suivait. Mais le corps ne suit pas toujours. Travailler dur n'est pas une fondation viable pour une vie.*

— *Un « gauchiste » vous dirait que c'est la raison pour laquelle nous avons un système social.*

— *Personne ne veut payer pour des inconnus. L'assistance, c'est l'extension matérielle du respect qu'on doit à sa famille et rien d'autre. Les cotisations sociales sont une aberration et un jour ou l'autre elles vont disparaître.*

— *C'est ce que vous pensez ou ce que votre famille pense ?*

— *Il n'y a pas de différence.*

— *Et votre fille, Lydia ? Vous me disiez qu'elle voulait entrer en apprentissage. Vous pensez à*

elle comme à une plébéienne ou une patricienne ?

— *C'est compliqué. C'est vraiment compliqué. Je n'ai pas le sentiment qu'elle comprenne ses droits. Elle aura une part de l'argent familial, celle que je vais lui laisser, mais peut-être qu'elle peut avoir le meilleur des deux mondes : mon héritage et la force de travail de Ben. C'est ce que je lui souhaite en tout cas.*

La moutarde me monte au nez à force d'entendre Mathilde se victimiser et c'est sur ce point de détail que je rouspète :

— Qu'est-ce qu'elle a avec ça, personne ne m'a jamais appelée Ben.

Lydia a un soupir embêté.

— Pour la famille de maman, tu t'appelais Benjamin Marie et tu étais l'astronaute qui l'avait accidentellement abandonnée après l'avoir mise enceinte.

— Quelle famille ? Ses parents sont morts.

— Il lui restait ses oncles, ses tantes, ses cousins... Les familles bourgeoises se serrent les coudes. Quand il a fallu me présenter et leur demander de l'aide, on s'est dit que ça passerait mieux avec un petit coup d'hétéro-washing.

La révélation m'est amère. Entre celles qui auraient préféré que j'aime des hommes et celles qui auraient voulu que j'en sois un, ça commence à faire une longue liste de personnes dans ma vie pour qui je n'ai jamais été adéquate.

Lydia se dit que foutu pour foutu autant tout m'expliquer malgré la présence voyeuriste de Robert. Elle me raconte cette fois où, au moment d'entrer dans une nouvelle école, elle demanda à sa maman si elle devait me présenter comme Bénédicte ou Benjamin, avec cette innocence pure des enfants qui acceptent tout faute de reconnaître l'inacceptable.

À cette occasion, Mathilde piqua une crise de nerfs. L'incident resta gravé dans la mémoire de Lydia pour son exceptionnalité. Roulée en boule et le regard dans le vague, mon ex-compagne marmonnait entre ses dents que toute sa vie était un mensonge. Inquiète, la gamine de douze ans appela son grand-oncle Pierre-Éric, qui appela un médecin, qui appela les urgences psychiatriques, qui conduisirent Mathilde à la Pitié-Salpêtrière.

Le grand-oncle Pierre-Éric ressentait beaucoup de tendresse pour Mathilde et par extension pour Lydia, mais il se demanda quand même s'il n'y avait personne d'un peu plus proche sur l'arbre généalogique pour s'occuper de la fille pendant la convalescence de la mère. Une embauche d'agence de recherches plus tard, un détective privé découvrait l'étendue des mensonges de Mathilde ainsi que l'adresse de mon père.

Un jour, pour m'enrager, Mathilde m'a traitée de fille à papa. Le fait est que j'assume complètement : j'ai un père fabuleux. Enfin, avais. J'ignorais jusqu'à présent que Lydia l'avait rencontré avant son décès, l'apprendre m'est doux.

Avec le recul et après avoir comparé les livres sur l'éducation présents dans les bibliothèques de mes parents, je pense que ma mère croyait que la première chose à m'apporter était de l'espace, de la solitude et du temps libre, histoire que je grandisse en personne indépendante ; mon père, en revanche, estimait de son devoir d'être mon initiateur au monde et s'inscrivait avec moi dans tout un tas de cours et d'ateliers. L'injustice a voulu que je garde en conséquence un souvenir plus

agréable de lui que de ma mère.

La faute à cette disparité de nos liens et, aussi, à des siècles de tradition homophobe.

— Est-ce que c'est une histoire de *coming out* ? demande Robert. J'adore les histoires de *coming out*. Toujours de grandes aventures humaines, dramatiques et inspirantes. Ne bougez pas, j'embauche les actrices, on va la rejouer !

— Je ne pense pas que ce soit nécessaire.

Trop tard, la boîte vire au noir. La comédienne qui joue mes quinze ans est un coup de génie de casting : je ne sais pas si elle porte une perruque mais ses cheveux épais, longs jusqu'à mi-dos, ondulés avec un dernier tourbillon en bout de mèche, me réveillent une nostalgie oubliée depuis l'opération on-coupe-tout de mes vingt ans. L'actrice de ma mère n'est pas mal non plus mais mes sentiments pour elle sont si éteints que ça ne me touche pas.

— Tu ne peux pas être lesbienne.

Il y avait une conversation avant cet instant-là, du feu sous la cendre avant l'incendie, mais monsieur Human paraît mépriser la subtilité du contexte.

— Euh, si, c'est techniquement possible, rétorqué-je d'un ton de quinze ans.

— On ne t'a pas élevée comme ça.

— Bah non, j'ai trouvé toute seule.

— « Trouvé » ? Pitié, dis-moi que tu fais juste ton intéressante. Tu sais comment les gens traitent ces femmes-là ? Tu veux souffrir toute ta vie ? Ressaisis-toi.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? Maman, je n'aime que les femmes, ce qui me ferait souffrir ce serait de ne jamais aimer personne au prétexte qu'il y a des homophobes prêts à bondir des buissons pour me casser la gueule.

— Tu ne peux pas savoir que tu n'aimes que les femmes. Tu n'as pas rencontré tous les hommes du monde, à ce que je sache !

— C'est vrai, mais ce qui est vrai aussi c'est que pour l'instant je ne tombe amoureuse que de filles et tous les gars me laissent indifférente et je ne vois pas comment ça changerait. « Lesbienne », ça veut dire ça. Qu'est-ce que tu voudrais que je dise d'autre ?

— Je voudrais que tu aies une vie normale !

Robert cingle :

— Le script dit « sévère, sans trace de détresse », qu'est-ce que vous nous faites ?

La comédienne répond :

— Il y avait forcément de la tristesse et de la peur au fond d'elle pour dire des choses pareilles.

— Je ne vous demande pas de développer le personnage, je vous demande de tenir votre texte !
La suite.

Moi-de-quinze-ans rétorque :

— C'est quoi une vie normale ? Je pourrais me marier, travailler, élever des enfants – merde,

avec les nouvelles techniques qui deviennent légales je pourrais *procréer* même si on n'a pas de spermatozoïdes à disposition ! Alors il est où, le problème, pour de vrai ?

Le regard que lui renvoie ma mère m'amène à penser que l'actrice a davantage compris le rôle qu'elle le laissait présager.

C'est un mutisme tourmenté de femme acculée. Un temps de recherche de la prochaine réplique, de la prochaine faille, de la prochaine échappée. Une lueur de rejet au fond des pupilles qui dit : *je ne comprends pas. Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'est cette partie de toi. Je ne te connais plus. Tu m'es une étrangère. Tu ne peux pas être de ma chair. Je ne veux plus rien à voir avec toi.*

Adolescente, j'avais serré les dents plutôt que de lui offrir mes larmes. Vingt ans ou deux cents plus tard, je laisserais bien tomber le virilisme pour lâcher un sanglot.

— C'est tout ?

Robert Human rallume la lumière et congédie les comédiennes en tirant la gueule.

— Dans le nuage, j'ai un tout petit gars dont le beau-père trouvait qu'il ne frappait pas son ballon de foot avec assez de conviction et qui a fini à l'hôpital pour ça ; j'ai des ados jetés par la fenêtre depuis le deuxième étage d'un immeuble parce qu'ils n'étaient pas réellement en train de réviser leur cours de sciences naturelles ; j'ai tout un tas d'autres histoires toutes aussi voire plus intéressantes ; vous, vous n'avez que votre égo froissé parce que maman n'était pas contente de votre orientation ? Vraiment ?

Son soupir est à la hauteur de ma honte. Mais qu'est-ce que j'y peux, si mon histoire personnelle m'émeut ? N'ai-je pas le droit d'être triste des choses tristes qui me sont arrivées, même si elles paraissent dérisoires devant le malheur du monde ? Avant que je puisse défendre mon cas, Robert conclut :

— J'en ai assez vu. Mon opinion est faite : vous êtes une pimbêche banale dont la seule originalité est votre statut de relique et des compétences obsolètes. Je prendrai beaucoup de plaisir à vous posséder.

Me vient à l'esprit qu'il me possède déjà légalement, rapport au contrat d'utilisation du nuage, mais il ne me laisse pas le temps de parler avant de repréciser :

— Vous posséder *charnellement*. Vous violer, quoi, vous savez bien de quoi on parle depuis tout ce temps.

Chapitre neuvième : La vraie Bénédicte. Multiplicité des orifices. Maintenant, on vit.
Une petite maison dans une prairie. Un manque ?

Le regret le plus absurde du monde me vient :

J'aurais dû coucher avec un Citoyen du Service du Sexe tant que j'étais encore dans la Société : ça m'aurait épargné que ma première expérience avec un homme se déroule dans ces conditions.

Je le balaye d'un revers de bon sens. Qu'est-ce que ça change que ce soit la première ou la millième fois ? Le maître de l'humanité ne veut pas seulement me ficher sa bosse dans un creux, il veut m'endommager le corps et l'esprit ce faisant. Je ne peux pas m'y soustraire et il ne sera jamais puni. Je serai violée. L'implacabilité de la situation engourdit mon train de pensée. Quelle est l'expression, déjà ? Se détendre et penser à la perfide Albion ?

Lydia pousse un cri de surprise. Comme elle me regarde, je l'imites, et il s'avère que les micromachines qui me composent sont en train de changer d'aspect : de brumeuse, je redeviens solide. Le manuel d'utilisation m'informe que je suis en train d'être réimprimée en chair et en os à la demande de l'administrateur.

— Attendez, ça ne va pas du tout ! s'exclame Robert Human. Ça, c'est la version Bonne-Citoyenne ; je veux la vraie Bénédicte. Est-ce qu'on a ça ?

Il se tourne vers Lydia.

— Un de vos souvenirs devra suffire.

Le nuage reprend ma conversion. Je n'ai pas été moi-même depuis si longtemps que je me reconnais à peine. Ma fille m'a vêtue de la combinaison que je portais lors de notre seule rencontre : Robert la fait disparaître d'un claquement de doigts, me laissant nue dans le froid de cet espace confiné.

Il apparaît que Lydia entretient un souvenir idéalisé de ma personne. Je lui témoigne ma consternation.

— Je n'ai jamais eu des loches pareilles.

— Pardon ! Tu portais un pull, j'ai mal interprété ce que je voyais !

— Et, bout de chou, dans l'espace, personne n'a ces abdominaux.

— J'ai dit pardon !

— Vous savez quoi ? nous interrompt Robert. Ça me va. La vision fantasmée de la mère par la fille abandonnée a son charme aussi. Du coup vous restez avec nous, très chère ?

Lydia marque une pause de pure incrédulité puis récapitule :

— Vous voulez que je vous regarde pendant que vous violez ma mère ?

— C'est cela même.

Elle attrape une longue inspiration par le nez et la fait ressortir en petits coups saccadés par sa gorge. Son souffle repris, elle demande :

— Je sais que ce n'est pas la première fois qu'on vous pose la question, Robert, mais, franchement, vous n'avez rien d'autre à foutre ?

— Non, uniquement votre mère.

Il éclate d'un grand rire qui a, encore une fois, le culot de respirer la parfaite santé mentale. Pendant cet échange, Lydia sort du nuage, incarnée tout comme moi contre son gré.

— Asseyez-vous bien sagement et ne faites pas de bêtises. À nous deux, Bénédicte ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir vous pénétrer ?

Un battement de cil plus tard, mon absence de self-control répond à ma place :

— Après tous ces viols, vous n'avez toujours pas trouvé votre préférence entre les bouches, les anus et les vagins ?

— Oh, madame Marie, quelle vulgarité, et quel *ennui* ! Le corps humain est si plein d'orifices, pour qui fait l'effort de les trouver. Je vais baiser votre hanche, ça fait longtemps.

Il claque des doigts : ma jambe droite disparaît sous moi. Je me retiens au mur de la boîte, déboussolée. J'ai beau comprendre ce qui s'est passé sans même me fouler l'intellect – le morceau de nuage contenant l'information du milieu de ma cuisse à mes orteils flotte à l'autre bout de la pièce, une flaque de sang se forme goutte à goutte sur le sol à mon pied –, mon corps, redevenu animal et plein d'instincts pourris, panique d'avoir perdu un membre.

— Ouais, la hanche, répète Robert. Et après, une orbite. La gauche. Mais n'anticipons pas trop, savourons l'instant présent.

Le nuage commence à l'imprimer en chair. Ses mains désormais bien solides m'attrapent par la fesse et l'aîne et mettent mon articulation en position. Je ne vois pas, je devine, et je meurs de trouille.

— Dites, est-ce que j'ai mentionné que je n'avais pas envie du tout que vous fassiez ça ? lancé-je d'une voix trop timide.

Un petit rire cristallin tinte mi-synthèse vocale, mi-larynx :

— Oh, Bénédicte : si vous en aviez envie, ce ne serait plus un viol.

Il humecte ses doigts de mon sang répandu, puis s'en tartine le pénis qui vient de finir d'apparaître, dégueulasse et dressé. Je tente de le repousser d'une main, il la bloque et la jette contre le mur, un grand sourire aux lèvres.

— Je vais adorer chacun des moments que nous allons passer ensemble.

Je ferme les yeux.

La douleur n'arrive pas.

Je rouvre un œil.

Robert sourit toujours, mais quelque chose a changé. Il se tient immobile entre le reste du monde et mon corps terrifié. Je lui passe la main devant le visage, sans réaction de sa part. Lydia s'approche à pas prudents, le tire par la nuque et le regarde tomber comme une souche à nos pieds.

Ma fille m'agrippe l'épaule, haletante.

— Je crois qu'ils ont réussi. Bénédicte, je crois qu'il a perdu ses droits d'administrateur ! Ils l'ont piégé !

Je respire à un rythme anormal. Je me laisse tomber sur le sol, histoire de reprendre contenance. Robert, d'un rose de bonne santé, est en train de virer pâle ; sa poitrine ne se soulève plus. En fait, il devient bleu parce que le quidam de la rébellion qui l'a paralysé ne lui a même pas laissé le contrôle de ses poumons. Je réalise :

— Il a besoin d'un massage cardiaque.

Lydia passe de médusée à hilare en une fraction de seconde.

— Pardon ? Qu'il crève. Il a passé un siècle à nous torturer, rien que pour ça j'espère qu'il y a un Enfer.

Une goutte d'eau unique se forme au coin de l'œil de Robert Human. Malgré le choc, ou à cause de lui, ou parce que les astromines m'ont rendue paniquée de l'asphyxie, j'ai un élan de pitié pour l'animal.

— C'est un être humain. On n'a le droit de vie ou de mort sur personne. Tout le monde peut changer.

Lydia me prend la tête entre ses mains et pose son front contre le mien, à mi-chemin entre l'intimité et le coup de boule.

— Non. Désolée mais, ça, c'était un argument recevable dans une société humaine normale dotée d'institutions dédiées à réhabiliter les gens s'écartant du droit chemin. Robert Human a consacré la plus grande partie de sa vie à utiliser l'humanité entière pour exprimer ses fantasmes et échapper au double ennui existentiel de sa vie éternelle et de son omnipotence. La contrepartie c'est qu'il ne reste plus personne pour se soucier qu'il meure, maintenant.

Le mourant est en train de cyanoser comme jamais et malgré la logique des arguments de ma fille je ne parviens pas à ignorer ma détresse. Lydia soupire, se place au-dessus de Robert et me propose :

— J'abrège ?

Je déglutis.

— Être contre la peine de mort sauf pour Robert, c'est être pour la peine de mort, tu le sais, ça ?

— Bah je dois être pour la peine de mort alors.

Lydia referme ses mains sur le cou offert du tortionnaire de l'humanité. Il y a un craquement de cartilage, une demi-douzaine de secondes, puis elle lâche prise. Quand je recroise son regard, j'y trouve un siècle de fatigue accumulée.

— Tirons-nous d'ici.

Comme ma jambe droite fait toujours partie du nuage, celui-ci m'accepte sans discuter. Il m'apprend que je suis administratrice, désormais : comme tout le monde. Lydia n'est réintégrée au nuage qu'après lecture de nouvelles conditions d'utilisation qui se résument à peu de mots.

« Ne cassons pas tout. Demandons de l'aide quand nous ne savons plus où nous en sommes. Ne nous faisons pas de mal les uns aux autres. Profitons de la vie ! »

C'est niais à souhait et plein de failles qui vont créer des problèmes entre les utilisateurs dans les jours à venir mais, au moins, c'est préférable à être la propriété privée d'un type parfaitement normal.

Bien que certaines du décès de Robert Human, nous proposons au nuage de transporter son corps et de le jeter dans le Soleil afin de le traiter comme le déchet dangereux qu'il était de son vivant. Nous dissolvons la boîte et retrouvons l'espace interplanétaire, si noir, si brillant, si vaste, si claustré.

L'astre du jour me baigne toute entière ; je sens mes micromachines en profiter pour se recharger en énergie. Le silence se prolonge.

— Et maintenant ? demandé-je à Lydia.

Puis je me souviens que le son ne circule pas dans l'espace et je répète ça à l'écrit dans la messagerie du nuage. Elle répond :

— Maintenant on vit.

S'il existe un petit groupe de gens soumis à Robert qui auront du mal à se remettre de son élimination, la plupart des habitants du nuage ont imaginé tout plein de projets à mettre en branle une fois que le seigneur aurait rendu leur puissance à ses sujets. Lydia me guide jusqu'à l'ex-orbite de la planète Terre.

Devant nous s'aggrave un immense nuage de micromachines. J'hésite à comprendre. Ma fille me le confirme :

— On remet la Terre et la Lune en place, au moins ça, histoire de se laisser des choix de vie. Pour ma part, dès que c'est fait, je me réimprime, je me fabrique une petite maison dans une prairie, j'éleve des chèvres et je plante un potager. L'existence post-corporelle, c'est bon, j'ai donné.

La Terre ondoie au-dessous de nous à mesure qu'elle se reconstitue. Des nuages demeurent encore, mais ceux-là sont les originaux, faits d'eau et de poussière plutôt que de micromachines. Plus bas, je distingue plusieurs points du sol rougir et cracher noir.

— C'est normal, ça ?

— Il est possible que tous les volcans de la planète fassent leurs intéressants, certains l'avaient prédit. On va voir si nos géoingénieurs autoproclamés ont passé le dernier siècle à rien foutre.

Les volcans se calment ; le ciel s'épure. Une fois le sol stabilisé et les cours d'eau remplis, un nouveau chargement de brouillard vient s'installer : la Terre reverdit de toute la flore assimilée jusqu'ici dans le nuage. Je suppose que la faune et le mycète suivent. Une question me taraude :

— Est-ce que c'est toujours la même planète, ou seulement une copie ?

— Je ne sais pas, et toi ? rétorque Lydia.

Bonne remarque. De m'être tournée vers elle, je constate l'activité aux alentours. Nous sommes des milliers, peut-être des millions de petits nuages à orbiter et mater les travaux. À la réflexion ça paraît peu de curieux mais je suppose qu'il y a un encore plus grand nombre de personnes en train de bosser sur le chantier. Certains se rendent compte que je les regarde et me renvoient un salut. Le bruit de ma présence court, quelqu'un s'en empare et vient nous rejoindre.

Le nouveau venu me choque par sa *différence*. Si toutes les personnes que j'ai rencontrées

jusqu'ici appartenaient à un même nuage, lui est autre. Un échange d'informations automatique m'indique que ses micromachines ont été conçues dans un labo universitaire sans qu'un industriel ne les rebricole derrière : il est donc un de ces fameux indépendants qui dirigeaient la rébellion dans les coulisses.

Si c'est pour me remercier d'avoir servi d'appât contre Robert Human, je m'en passerais bien. Je lui envoie un message qui lui demande de passer son chemin. Il s'arrête et me répond un immense pavé devisant sur mon courage, sur leur chagrin de ne pas avoir pu m'informer du plan par avance, sur la dette éternelle de l'humanité à mon égard...

Je récapitule : on m'a récupérée à mon retour de mission, on m'a mise au coin histoire de frustrer Robert de son nouveau jouet, on a attendu que je me fasse virer de la Société, puis que le maître du monde baisse sa garde en même temps que son pantalon. Je n'ai jamais agi ; on m'a instrumentalisée ; de quoi devrais-je être remerciée ?

Le type de la rébellion décide de ne pas prolonger la conversation et disparaît de mon champ de vision. Je me sens fatiguée.

— Eh, Lydia, je m'en vais. Trop de monde ici. Je n'arrive pas à penser.

Ma fille me répond avec un grand sourire à la gueule :

— C'est un piège. Fais comme moi, je ne pense jamais.

Elle hésite, puis ajoute :

— Tu sais, ma petite maison dans la prairie ? Tu peux y passer quand tu veux.

La proposition me prend au dépourvu. Ce qui me reste de honte demande :

— Tu es sûre ?

Lydia tape et efface des messages en boucle quelques secondes avant qu'une réponse me parvienne enfin :

— Tu sais, la famille étendue de Mathilde ? Elle se paluchait sur les cousins hongrois et les cousins italiens à qui il fallait absolument envoyer des cartes de vœux pour les fêtes parce que oh là là les liens du sang et le patrimoine commun et l'exotisme. Malgré ça, avant de rencontrer mon grand-père, ton père, personne n'avait eu l'idée de me parler de mon arrière-grand-mère camerounaise. C'est idiot, ça ne devrait pas avoir d'importance, pourquoi ça en a ? Je ne sais pas. Mais tu es une partie de moi, d'une façon ou d'une autre, et j'aimerais que tu fasses partie de ce qui reste de ma vie. Un peu pour le sang, un peu pour les points communs, un peu pour les côtés étranges et intéressants. Je ne veux pas t'y obliger, mais si on gardait le contact, j'en serais si heureuse !

Que répondre à ça ?

Que je préférerais qu'elle me haïsse d'avoir mis au congélateur le tas de cellules qui a permis son existence ? Que je jubilerais qu'elle me pleure son abandon dessus ? Que j'aurais la vie facile, qu'il serait simple de la laisser derrière moi !

Mais la vérité est que Lydia a grandi en famille monoparentale sans en ressentir de manque et que, dès qu'elle a résolu le mystère de mon absence et de ma fuite, elle a perdu l'envie de me consacrer un ulcère. Et voilà qu'elle m'offre de tourner la page et de créer une relation là où il n'y

en a jamais eu, de déployer des actions réparatrices à la hauteur de tous mes regrets larmoyants.

Le problème étant que je n'en ai pas la moindre envie.

Une conséquence de la contraction des longueurs à laquelle j'ai été soumise, c'est que j'ai passé moins de temps dans la réalité que le reste du monde.

Ma mère, par exemple. Le jour où je lui ai présenté Mathilde – forcément agaçante car forcément elle-même –, au bout d'un déjeuner, l'opinion maternelle était faite et elle m'a jeté :

— En fait tu aimes les femmes-enfants, c'est une forme de pédophilie tout ça.

Nous nous sommes disputé et, deux ans plus tard, au moment de mon départ pour mon premier saut vers le futur, je ne lui avais pas radressé la parole.

Ma mère, en quinze années d'expérience supplémentaire, a changé d'idées sur ce qu'elle voulait faire du reste de sa vie, d'autant plus que mon père venait de succomber à son cancer : elle est venue me présenter ses excuses, pointer du doigt à quel moment elle avait commis telle erreur et telle agression, promettre de ne pas recommencer, prier pour être pardonnée.

Mais, pour moi, dans ma temporalité relative, l'affront était trop récent. Je ne pouvais pas passer à autre chose et je lui ai refusé ce qu'elle me suppliait de lui donner. Peut-être que ma mère méritait mon pardon, peut-être pas. Je n'en suis pas certaine. Le souci de ne pas vieillir, c'est que je n'ai pas mûri non plus.

Mathilde m'a demandé de rester, elle aussi. Mathilde, qui refusait de comprendre quand je rompais avec elle et a essayé de faire comme si de rien n'était à mon retour quinze ans plus tard. Mathilde, qui m'a beaucoup fascinée et que j'ai longtemps aimée. Mathilde, qui a enregistré l'intérieur de sa tête dans l'ordi d'un thérapeute dont le fichier est à peine à une pensée de finir entre mes mains...

C'est immoral, n'est-ce pas. Fouiller dans ses affaires pour y trouver la preuve de sa malignité. Qui suis-je pour la juger ? Je l'ai trompée.

Bon, elle m'avait trompée avant, mais ce n'est pas une raison. Mon occasion, c'était un de ces moments où il faudrait casser la magie en déclarant d'un ton neutre « *J'ai une copine* » et où j'ai choisi de ne pas le faire parce que quitte à subir ce que je subissais à la maison autant avoir fauté un peu, l'avoir mérité un peu.

Mathilde me disait inculte, alors je suis allée emprunter des bouquins à la médiathèque. Au détour de la conversation, la bibliothécaire m'a dit que j'étais magnifique. Personne ne m'avait jamais dite *magnifique*. Je lui ai fait l'amour dans le placard où la médiathèque stockait ses fournitures bureautiques en rab, j'ai appris qu'elle s'appelait Inès, j'ai complimenté son prénom. Fin de l'aventure. C'était une histoire minable, comme moi.

Robert Human a engagé quelques uns de ses serfs pour trier les enregistrements du psychiatre de Mathilde par mots-clé. Beaucoup sont rangés à « Ben », ceux qui attirent mon attention le sont à « Bénédicte ». J'en lance un. Le thérapeute parle en premier :

— *Mathilde, Bénédicte vous a quittée. Elle est partie pour l'espace de sorte que vous ne puissiez pas l'atteindre dans les quinze années suivantes. On envisage mal comme ça pourrait ne pas être une rupture.*

Un silence. Puis Mathilde répond :

— *Elle n'en a pas le droit.*

— *Ah bon ?*

— *Oui, blablabla, la liberté individuelle de se mettre et de se démettre en couple... Je ne parle pas de ça. Bénédicte est l'amour de ma vie. Je n'ai jamais ressenti ça pour quelqu'un d'autre : elle a ruiné mes standards en matière de sentiments. Elle a aussi ruiné mes chances d'avoir ma famille étendue présente à mon mariage. Et au lit, docteur, elle m'a ruinée pour les hommes. Aucun de ceux que j'ai connus après elle ne lui est arrivé à la cheville.*

Après moi mais aussi en même temps que moi, me remémoré-je. Encore que j'ai perdu le droit de le lui reprocher quand je me suis tapé la bibliothécaire.

— *Si vous ne trouvez plus d'intérêt aux hommes, qu'en est-il des autres femmes ?*

— *À quoi bon ? Le problème reste le même. Je voulais une vie normale, moi. Un mari, quelques enfants, un duplex rive gauche, un appartement à Courchevel, un petit portefeuille immobilier. Elle a tout gâché. Elle a débarqué dans ma vie et elle m'a... elle m'a... elle m'a rendue heureuse.*

Mathilde sanglote. Le psychiatre la laisse tranquille une minute ou deux, puis la relance :

— *Si elle a gâché votre vie, ne valait-il pas mieux qu'elle vous quitte ?*

— *Non. Ça fait bien longtemps que c'était trop tard. Je lui appartiens. Je l'aime, encore aujourd'hui. Davantage aujourd'hui, peut-être : elle n'est plus là pour corroder mes sentiments avec sa balourdise. Parfois je l'ai haïe. Parfois je l'ai blessée. Mais attention, ça n'avait rien à voir avec de la violence conjugale. Elle me provoquait : qui sait, peut-être qu'elle aimait ça. J'ai essayé de partir mais elle me manquait trop. J'ai besoin d'elle. Elle n'a pas le droit de me quitter. Elle ne peut pas me faire ça.*

Une pause. Le thérapeute, lui aussi, semble avoir besoin de temps pour réagir.

— *Bénédicte revient bientôt de sa mission, n'est-ce pas ?*

— *Oui, d'ici un peu plus d'un an.*

— *Qu'est-ce que ça vous fait ?*

— *Rien de spécial. Ce n'est pas compliqué : je l'aime. Nous avons une fille merveilleuse. Elle devra rester.*

— *Rester en ville pour exercer son droit de visite, peut-être. Mais revenir avec vous ? Comment comptez-vous lui en donner envie ?*

Un silence.

— *Elle n'aura pas le choix.*

L'enregistrement finit là. Mes émotions clignotent au hasard telle une guirlande défectueuse.

Mathilde.

Mathilde, bordel, Mathilde.

Qu'elle aille se faire foutre.

Encore que, trop tard pour ça : elle est morte.

Je tâche de reprendre mon calme et à cet effet je crie dans la nuit infinie :

— Bon-dé-bar-ras !

Ça ne fait pas de mal ; ça ne fait pas de bien. Exhumer cette archive était une erreur, ne serait-ce que parce que j'ai bafoué le secret médical.

Étrange, d'entendre Mathilde en boucle sur notre relation après toutes ces années. Comme si en partant j'avais aussi mis sa vie en pause au lieu de la libérer de ma présence. À moins que cet enregistrement ne soit que le reflet de son masque social habituel, métaphoriquement posé sur son beau visage pour y cacher ses émotions dévorantes.

Mais si ma compagne n'est pas parvenue à évoluer lors d'un séjour à l'hôpital qui lui proposait de travailler sur ses problèmes, quelle chance avais-je qu'elle devienne effectivement une meilleure personne avec un peu plus de temps ? Et combien d'hématomes ça m'aurait encore coûté ?

Et tout ça n'est que passé, encore lui, je n'en peux plus de lui. J'aimerais me tourner vers l'avenir ; j'ai ça, moi ?

Je repense à Lydia. Aujourd'hui, elle n'a plus quatorze ans et ne cherche pas sa mère. Sa main qu'elle me tend, c'est celle d'une parente éloignée, d'une cousine peut-être, qui s'amuse à fouiller son arbre généalogique à la recherche de compagnie.

Est-ce que j'ai envie de renouer avec une vieille cousine plâtrière-staffeuse-marbrière à la retraite ?

Peut-être.

J'ouvre la messagerie du nuage et accepte formellement l'invitation de Lydia. Elle me répond dans la seconde qu'elle est en train de négocier l'achat du terrain, des matériaux de construction, des chèvres et des graines pour le potager, mais que dès que tout ça sera fini, je serai la bienvenue.

Mon spleen ne s'amenuise pas : quelque chose manque encore à ma vie.

Il me faut beaucoup trop de temps pour m'apercevoir que c'est Traïzie. Si j'étais auprès d'elle, on s'assiérait sur le lit et on parlerait de tout ça dans un citoyen approximatif de mon côté et simplifié au possible du sien. Et quand je manquerais de mots, je pourrais toujours l'embrasser pour oublier ma misère.

J'aime ce plan. Je vais appliquer ce plan. Le système du nuage me trouve la position actuelle de la station spatiale *Soshita* autour du Soleil : je la rejoins aussi vite que je peux.

Chapitre dixième : De retour dans la Société. La nouvelle génération. Révolution. Des Instructions pour la Nuée. Enfin ?

Au bout de ma dérive, je retrouve le bâtiment de la Société – ou de la *Soshita*, puisque c'est son vrai nom. Je ne suis pas sûre de comment y pénétrer, même si je soupçonne que mon statut de nuage de micromachines me permet de me glisser dans sa carlingue sans trop de problèmes.

Mon seul oubli, c'est cette histoire de Nuée programmée pour tirer à vue sur tout ce qui ressemble de près ou de loin à un Robert Human.

Elle m'attrape à une dizaine de kilomètres de la station. Sa brutalité ne devrait pas me surprendre, étant données les circonstances, mais j'en reste blessée. Ne me reconnaît-elle pas ? C'est moi ! Je suis revenue !

Vous appartenez à Robert Turner dit Human. Vous ne pouvez pas accéder à cette zone. Partez ou vous serez considérée comme agente de Robert et détruite.

Je vois qu'on a oublié de prévenir la Nuée du décès de son-nom-est-abominable, typique, tout le monde a dû croire que c'était le boulot de quelqu'un d'autre. Enfin Robert est mort, crève Robert, je ne bosse pas pour lui, puis-je entrer ?

Il est détruit ? Comment avez-vous fait ça ?

Je lui raconte le déicide en me battant avec ma répugnance – c'est fou ce qu'un peu de détachement ironique peut débloquent la parole.

Je vous crois. Pour être honnête je crois surtout ce que je vois.

Quand on regarde dans sa direction depuis l'ex-orbite de la ceinture d'astéroïdes, la Terre n'est plus qu'un point bleuâtre, mais c'est un point bleuâtre qui vient de rejaillir après avoir disparu pendant cent ans.

La Nuée me laisse le passage et me guide vers ses propres conduits d'entrée et de sortie de la station. Je suinte jusque dans un couloir de la Société que je parviens à reconnaître : pas très loin de chez Qilépe. J'essaie de rassembler mes micromachines en une forme à peu près humaine.

Est-ce que je me réimprime ? Ça risquerait de me laisser coincée ici, faute d'accès au nuage.

La pensée me laisse pantoise.

Puis un tout petit enfant me court entre les jambes en hurlant, un Bon-Citoyen à ses trousseaux. Ni l'un ni l'autre ne me remarquent. Je les suis du regard, abasourdie : combien de temps a passé ? Au moins un an, en imaginant qu'à mon départ la nouvelle génération se trouvait prête à bondir de sa couveuse ; davantage si les Citoyennes ont dû se taper gestations et accouchements à l'ancienne. Dans tous les cas, Traïzie...

Je m'élanche dans les couloirs de la Société à la recherche de son appartement. Par la porte entrebâillée, je vois qu'elle est à la maison, assise en tailleur sur le sol, jouant avec un bébé à empiler un tas de briques multicolores. Je n'ose pas entrer. Je ne sais pas quoi lui dire. Puis j'entre.

Traïzie relève la tête et garde la bouche bée devant ce qui me sert de corps. Quelques secondes en suspens, au bout desquelles elle m'offre son plus grand sourire et un :

— Bonjour, Bénédikte.

Presque. Elle y était *presque*. Elle a travaillé la prononciation en mon absence. Savait-elle que Philanca m'avait jetée à l'espace ? A-t-elle continué d'espérer mon retour ? La voilà qui se relève et qui m'approche, qui cherche comment aborder mon aspect brumeux, vise à peu près l'emplacement de mes lèvres, et m'embrasse.

Je pourrais la convertir. L'absorber au nuage. Lui offrir la versatilité et la vie éternelle. Ne plus jamais la perdre. L'arracher à sa Société et la propulser dans la mienne.

Je détache ma bouche de la sienne, alarmée. À quoi est-ce que je viens de penser ? Ça ne va pas bien, moi. C'est le matériel micromachinique qui parle, ou ma propre possessivité ? Je la repousse. Son expression devient une énigme ; je me demande si elle a compris ce qui vient de me passer par la tête. J'aimerais bien rattraper le coup alors je lance :

— Bonjour, Traïzie.

— Ne reste pas debout, assieds-toi.

Je me glisse entre une chaise et la table de sa cuisine. Traïzie pose son enfant sur le plateau, à ma hauteur.

— Elle s'appelle Bénédi. J'aurais voulu que l'hommage soit meilleur mais, bon, je voulais aussi que d'autres gens puissent dire son nom correctement.

Le bébé s'intéresse à moi à la façon des bébés et me tripote le visage de ses tous petits doigts. Bénédi s'apprête à perdre l'équilibre et tomber de la table : je la rattrape et la redresse. Traïzie s'assied avec nous et pose un de ces ordis portables mi-futuristes mi-rétros sur ses genoux.

Quand elle l'ouvre, je comprends ce qu'elle fait : trop tard pour l'en empêcher.

Je sens la Nuée s'emparer de moi et se brancher sur mes micromachines. La certitude me prend que j'ai été ouverte, comme une huître, et que tout ce qui me sert de programme se trouve étalé sur l'écran de Traïzie. Ouvert en lecture ; ouvert en écriture. Je lâche un cri.

— Je ne veux pas te faire de mal, répond l'amour de ma vie. Mais bon. Les circonstances font que. Tu n'as jamais été une Citoyenne au fond de toi ; tu étais enfermée ici. Pourquoi revenir ? Pour te venger ?

Elle fouille dans le tableur qui lui traduit ma personne. J'ignore comment je peux sauver ma peau, alors j'attends. C'est beau, tant de passivité : je m'en collerais des gifles.

Traïzie a un tout petit sourire, qui se transforme en sidération à mesure qu'elle parcourt le programme. Quand elle relève la tête, je la vois larmoyer.

— Qu'est-ce qu'il y a ? m'inquiété-je.

Elle reprend ses esprits avant de me répondre :

— Je t'aime aussi. Mais je ne le mérite pas.

Le rouge ne me monte pas aux joues, faute de joues et de rouge. Traïzie retourne à son écran mais ne lit plus vraiment. Je vois les mots lui monter en catastrophe dans la bouche, et elle s'exclame :

— J'ai des obligations, Bénédikte ! J'ai une fille, j'ai du travail, j'ai des amis, je ne peux pas... je

ne peux pas tout laisser tomber pour toi.

— Je ne te l'ai pas demandé.

On a ses fantasmes et puis il y a la réalité : déjà que je déteste l'idée de voler une femme à son mari ou son épouse, je n'aime pas davantage le concept d'arracher une mère à sa fille. Bénédi a, genre, moins de deux ans, elle ne va pas hausser les épaules et tourner la page.

De toute façon, elle a raison : elle n'a pas mérité que je débarque mettre sa vie en pièces. Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

Est-ce que je la supplie ? Est-ce que je fais du chantage ? Est-ce que je lui interdis de me quitter ? Est-ce que je passe de l'autre côté du miroir pour devenir Mathilde ?

La réponse est si simple, et emmerdante comme seules le sont les choses évidentes. Je chatouille Bénédi sous le menton. Elle gazouille : elle a l'air d'une chouette gosse. Puis je me tourne vers Traïzie et je lui dis :

— Fais ce que tu as à faire.

L'amour d'une vie n'existe pas. Je devrais le savoir : j'ai déjà donné.

J'ai rencontré Mathilde à une soirée paillettes d'un de ces bars lesbiens où les copines me traînaient depuis la fin de mon contrat d'astromineuse. Pour ma part, je ne voulais pas draguer : j'attendais le passage de ma période de repos obligatoire pour re-signer avec la même entreprise en négociant mon salaire à la hausse. Alors je n'ai papoté qu'avec cette petite inconnue aux cheveux interminables qui m'avait tout l'air d'une hétéro venue s'encanailler chez les gouines. Comme ça, j'étais sûre de ne briser le cœur de personne, tu piges ?

Puis Mathilde m'a embrassée dans un coin de la pièce comme une assoiffée dévalisant une oasis et j'ai eu la bêtise de la laisser faire, l'idiotie de lui donner mon numéro et, pour finir, la très mauvaise idée de ne pas signer mon contrat et de rester sur Terre avec elle.

Les disputes sont arrivées après les baisers, les crises après les disputes, et les coups après les crises. Je ne compte pas les tromperies parce que ça, en fin de compte, ça ne me blessait pas. J'aurais dû partir mais elle me jurait qu'elle n'était pas comme ça, que c'étaient des accidents, qu'il fallait moi aussi que j'arrête de tout le temps l'attaquer. Je la croyais : je me souvenais des premiers jours, des premiers mois, de ces instants parfaits. Je pensais qu'elle était la femme de ma vie, jusqu'à ce que je ne le pense plus. Trop tard pour partir.

Quand mon expérience bizarre d'ancienne travailleuse de l'espace disponible immédiatement a tapé dans l'œil de la fameuse start-up qui envoyait des trucs très loin à une grosse fraction de la vitesse de la lumière et les ramenait des années plus tard, j'y ai vu une échappatoire.

Il s'avérerait que ce n'en était pas une très bonne. Mathilde m'attendait à la sortie, notre ado sous le bras, réclamant que je rentre avec elle. J'ai fui et trouvé un hôtel où dormir, assommée par l'angoisse qu'elle ne me foutrait jamais la paix.

Si seulement j'avais eu, comme Traïzie en cet instant, un moyen de la désintéresser de moi pour toujours, je m'en serais servi.

Le temps de repenser à tout ça, Traïzie est restée figée, le doigt sur le bouton, hésitante, suspendue. Je m'enquière :

— Qu'est-ce que tu attends ? Vas-y.

Bon, ça ne ressemblait pas à la réelle invitation que c'est. J'essaie d'atteindre le détachement émotionnel et de lui offrir la liberté sans paniquer à l'idée qu'elle soit en train de tripatouiller mon essence et de corriger des pans de ma personnalité en pour supprimer l'amour que j'éprouve envers elle : ce n'est pas sans impact sur mon éloquence.

Traïzie lâche un sanglot et tremble de tout son corps. Bénédi, alertée, se tourne de son côté et va prendre sa tête dans ses bras. Mon amour me répond :

— Je ne peux pas. Je n'y arrive pas. Je suis désolée. Je suis désolée de toute ce que je t'ai fait.

Je pseudo-hausse un pseudo-sourcil.

— De ce que *tu* m'as fait ? Traïzie...

— Tu sais très bien de quoi je parle !

Des années plus tôt, un objet inconnu tombait dans l'espace local de la *Soshita*, réceptionné par la Nuée. Outre la petite quantité de matériaux supplémentaires qu'offrait son acquisition, la Nuée retrouvait dedans une femme au physique hors-norme et commençait à la manger car la Nuée, contrairement au nuage HUMAN, est un peu couillonne et ne fait pas la différence entre un déchet à recycler et une personne vivante si on ne lui a pas dit de la faire.

Un Bas-Citoyen se rendait compte que la réserve de matériaux était en train d'engranger de la peau humaine juste à temps, arrêta tout et envoyait une équipe enquêter. Elle mettait la main sur une certaine Bénédicte Marie, astronaute du 21ème siècle, et la ramenait à domicile avec précautions car ladite astronaute était tombée dans les pommes et saignait beaucoup.

La question brûlait les lèvres de tous : qu'était cette personne ? Quelqu'un d'une autre Société ? À quoi pouvait bien ressembler ses castes, et à laquelle appartenait-elle ? Ou bien était-elle un piège, une sbire de Robert l'Abominable, une bombe à retardement qui mettrait le fragile équilibre de leur survie à genoux ?

La Nuée, en pleine opération sur l'intruse, informa les curieux qu'il s'agissait probablement d'une personne venue du passé et qu'elle était apparentée à Philanca du côté maternel. Sommée de réagir, celle-ci bredouilla que si l'astronaute était le Citoyen-parent de son Citoyen-parent ou quelque chose comme ça il fallait la secourir, alors on n'avait qu'à faire ça.

Mais comment intégrer une étrangère à la Société, quand on avait dû inventer le concept « d'étrangère » rien que pour parler d'elle ? Une Haute-Citoyenne de cette rotation-là considéra les données du problème et dit aux autres : « Vous savez quoi ? Je m'en charge. »

Avec un mélange de fascination et de dégoût pour cette Citoyenne adulte incapable de s'exprimer dans une langue compréhensible et qui tâtonnait autour d'appareils électroniques pourtant simples, Traïzie conçut mon programme éducatif et me déclara apte à parler, comprendre et vivre quelques rotations plus tard.

Puis elle se mit en travers de mon chemin et m'enquiquina jusqu'à ce que je devienne son amie, jusqu'à ce que je lui révèle qu'elle aimait les femmes, jusqu'à devenir mon amante.

Ne voyais-je pas la manipulation ? Ne voyais-je pas tout le mal qu'elle m'avait fait ? Ne voyais-je pas qu'elle ne méritait pas le bonheur de faire partie de ma vie ? Ne voyais-je pas qu'il valait

mieux qu'elle me libère ?

J'éclate de rire. Et autant la synthèse vocale des micromachines se débrouille pour retranscrire la parole, autant le reste des avatars de la voix humaine devient terrifiant une fois passé par son filtre. Ce qui me fait réaliser que le rire parfait de Robert Human était le résultat d'heures d'entraînement ; je ne suis pas sûre de savoir quoi en penser. Traïzie se fige.

C'est mal, n'est-ce pas ? Ces petites guerres de petit pouvoir, de petite influence et de petites mesquineries. Mais cette réplique-là m'amuse, alors je la balance comme un Joker dans un château de cartes :

— Parce que tu crois que tu m'as eue à l'usure ? Chérie, je suis tombée amoureuse de toi à la seconde où je t'ai vue. Bien sûr que tout n'a pas été parfait, mais qu'est-ce qui l'est ? Je croyais que tu ne voulais plus me voir parce que je te faisais souffrir, mais là je ne suis plus d'accord !

Mon esprit devenu léger, l'entrave de la Nuée sur moi s'affaiblit, ou peut-être est-ce moi qui me renforce : je l'envoie paître. Le logiciel de programmation glapit un message d'erreur. Désormais debout, les deux mains claquées sur la table, je toise Traïzie.

Elle me contemple, l'air perdu.

— Mais Bénédikte, qu'est-ce qu'on va faire ?

C'est la question du moment. On m'a déjà proposé une idée :

— On va vivre.

Mon rôle dans l'abdication de Robert Human a été très exagéré. Mais il est vrai que, revenue parmi les Citoyens et Citoyennes, il me prend des envies de bouleverser leur existence dans le sens d'une meilleure expérience de la vie dans l'Univers en général. En cinq minutes, je leur fomenté une révolution.

Je papote avec la Nuée. La Nuée approuve mon plan. Je lance dans l'espace une conversation à laquelle se joignent quelques participants, et négocie une place de stationnement en orbite au premier point de Lagrange du système Terre-Lune – l'un de ces endroits entre deux corps célestes où leur attraction gravitationnelle se compense et où on se retrouve en équilibre pour squatter.

L'un de mes conébuleux demande en geignant si j'ai vraiment besoin d'un accès à la Lune et si je ne peux pas plutôt faire ça sur le point de Lagrange numéro 3 : pour couper court aux jérémiades, j'accepte.

La Nuée organise la mise en sécurité des Citoyens histoire de pouvoir déplacer la *Soshita* à travers le système solaire jusqu'à entrer en orbite autour du gros caillou récemment reconstitué. Comme système de propulsion, elle est impressionnante, mais quand même, ça va nous prendre quelques semaines.

Un message groupé plus tard sur le réseau des boîtes à messages plus tard, j'explique aux membres de la Société que l'Abominable n'est plus et que tous ceux que ça intéresse peuvent me rejoindre pour découvrir où habitaient leurs ancêtres.

Une fois notre orbite verrouillée et la navette finie d'imprimer en 3D, une petite quantité de gens se massent dans la salle d'embarquement. J'y reconnais mes amis, quelques anciens collègues. Le reste est formé d'une poignée d'inconnus et des enfants de tout ce monde-là.

Tout au fond, Philanca, sa fille dans les bras, me contemple avec indécision. Nous n'avons pas reparlé depuis mon retour et j'aime autant. Je préférerais qu'elle passe son tour pour cette visite.

Les Citoyens tâtonnent, puis comprennent comment attacher leur ceinture. Je prends les commandes de l'engin. Nous sortons vers l'espace : mes passagers poussent des cris aux accents divers à la vue des étoiles, puis de la Terre où nous nous dirigeons. Notre destination : Le Bourget, un terrain d'aviation tout juste assez grand pour me laisser atterrir et le plus proche de Paris que j'ai pu trouver.

Sans autres incidents, je nous pose.

J'ai eu beau essayer de leur expliquer à quoi s'attendre, le bleu du ciel, l'horizon lointain et le concept de planète jeté à leur figure choque les Citoyens. Après avoir ouvert le sas et déployé l'escalier, je me rue dehors : ils suivent avec circonspection. La Nuée a profité du trajet pour leur conférer la force physique nécessaire à tolérer la gravité, c'est donc bien dans la tête que ça résiste encore.

Je quitte le tarmac avec à peine un merci pour les techniciens qui sont venus nous accueillir, tant pis pour l'impolitesse. Sur mon visage, le Soleil ; sous mes pieds, l'herbe. Je m'y assois. Je m'y allonge. Puis je remarque que, sans même y penser, je viens de me réimprimer en chair.

Traïzie pose Bénédi à côté de moi et s'assied à son tour. Ses doigts s'enlacent aux miens, notre premier vrai contact physique. Je les serre plus que de raison, parce que la vérité me saute à la gueule, la merveilleuse vérité.

Repeupler la Terre, élever des enfants, surveiller la réintroduction de la faune, rebâtir le système solaire, voyager vers l'espace, rencontrer des inconnus, conserver le patrimoine, fabriquer de nouvelles choses... Il y a tant à voir, il y a tant à faire, et tout le temps du monde pour ça.

Nous sommes, enfin, libres.

FIN

Remerciements :

À Sébastien, pour son soutien constant au cours de l'écriture de ceci. (Le bouquin, pas les remerciements.)

À Raquel, pour avoir martelé à d'autres et à moi qu'on a le droit de faire arriver des choses graves à ses personnages tant qu'on ne les prend pas à la légère.

À Jeanne-A, pour beaucoup de choses. Mais en particulier pour m'avoir fait prendre conscience que si une prof de français pouvait écrire de la SF excellente, une chimiste pouvait probablement s'essayer à de la SF moyenne.

À vous, arrivé jusqu'ici en un seul morceau (enfin, je vous le souhaite.) Merci de votre lecture et de votre soutien.

Crédits logiciels :

Ce PDF a été composé dans LibreOffice.

L'illustration de couverture a été réalisée à l'aide d'Inkscape et GIMP.

Publicité :

Connaissez-vous le blog de l'autrice ?

<http://anowan.blogspot.com/>